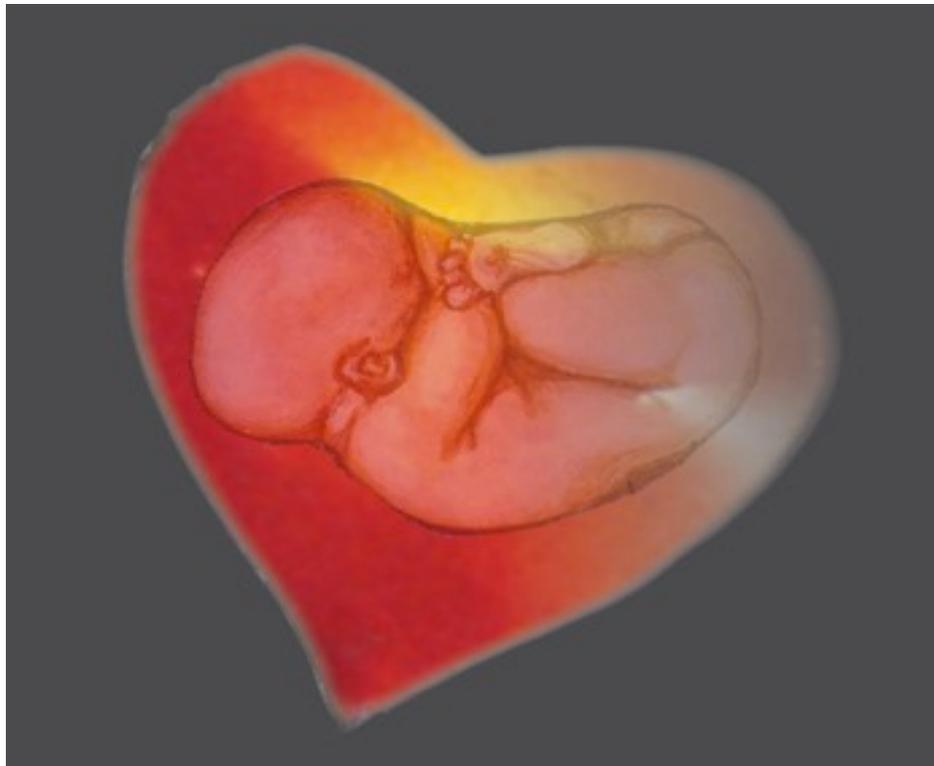


Université de Paris-Est Marne-la-Vallée
En partenariat avec le centre de Formation Continue du personnel Hospitalier
de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris

Master de philosophie pratique
Spécialité éthique médicale et hospitalière
Spécialité éthique et politique
Parcours professionnel et recherche
Deuxième année
Responsable pédagogique : Professeur Eric Fiat

Perdus en mères



« Tout le monde ne peut pas être orphelin. »

Jules Renard, *Poil de carotte*.

INTRODUCTION

Scène de vie au début du XXI^e siècle

Mon nom est Byung Joo.

J'habite une maison extraordinaire...

Certes, elle n'est pas bien grande, mais elle est à ma taille et je la trouve suffisante. J'en connais toutes les rondeurs rassurantes et l'atmosphère douce et tempérée, permet toutes les excentricités : en clair, il n'est pas nécessaire d'y être habillé ! En cela, bien sûr, me direz-vous, elle ressemble à beaucoup d'autres ! Mais je me dois de vous contredire, car ma maison est unique, elle est animée...

— Madame Kim ? Bonjour madame Kim, je me présente docteur F., suivez-moi en salle d'échographie.

Ae Yung, je veux dire, ma mère, s'avance ou plutôt s'élançe, et le voyage commence...

Me voici, fier capitaine de mon esquif, au sommet de la vague, prêt à me laisser emporter, glisser doucement, lentement à droite tandis qu'un rapide mouvement me ramène à gauche, puis me fait remonter... et tout recommence !

Ne croyez pas que ce voyage soit inhabituel, il m'est au contraire des plus familiers : Ae Yung a été atteinte par le virus de la poliomyélite¹ dans son enfance et il en a résulté une atteinte neuromusculaire sévère des membres inférieurs ayant pour conséquence, cette démarche chaloupée, asymétrique et unique.

Et, tandis que nous nous avançons, je sens le regard bienveillant du médecin se porter tour à tour sur le ventre proéminent de sept mois, puis sur ma mère, petite femme d'un mètre quarante sept qui marche en souriant me balançant à droite, puis à gauche avec une grâce infinie. Elle semble danser.

La salle d'attente s'est tue sur notre passage, comme en attente...

Le docteur F. ferme la porte.

— Comment allez-vous ? N'êtes-vous pas trop fatiguée ? Votre ventre paraît si lourd... Vous semblez avoir du mal à marcher.

— Non, Docteur, je ne suis pas trop fatiguée, dit ma mère sans se départir de son magnifique sourire ; vous savez, je suis si heureuse quand je pense qu'à chacun de mes pas, je berce mon enfant comme je le ferai plus tard, quand il sera dans mes bras !

Le médecin ne répond pas, sourit et invite ma mère à s'allonger pour la séance photo mais je sens bien qu'un bref instant son esprit est ailleurs.

« J'imagine ce bébé dans son cocon relationnel, unique et si différent de tout autre, et ne peut m'empêcher de faire un parallélisme avec les matinales d'une radio nationale, annonçant qu'un enfant venait de naître, après que sa mère, morte par balle alors qu'elle était enceinte de dix-sept semaines, ait été maintenue en coma artificiel pendant cent cinq jours pour permettre le développement de son fœtus. La journaliste ajoutait, comme une promesse pour demain, que des essais d'utérus artificiels avec des rats donnaient des résultats très encourageants pour les grossesses humaines à risque de grande prématurité... »

¹ . Poliomyélite, *Dictionnaire Robert 2010* : Inflammation ou atteinte dégénérative de la substance grise de la moelle épinière.

Naître d'un corps mort ? Naître d'un corps-machine ? Je ne savais pas que c'était possible !

Voilà, je m'appelle Byung Joo, ce qui signifie « le propriétaire, le trésor » en coréen, et j'habite une maison extraordinaire, en forme de cœur, a dit le docteur (je crois qu'il a utilisé le terme de... , d'utérus cordiforme !); ma mère, Ae Yung, est ma source, mon histoire, et je suis en perpétuel mouvement comme la Corée, entre ses trois mers, la mer Jaune à l'ouest, la mer de Chine au sud-ouest, la mer du Japon à l'est, et ma mère partout autour de moi ! Amour, intelligence, c'est le nom de ma mère : Ae Yung.

L'intrusion de la technique dans le nid de l'homme

L'histoire clinique, racontée par ce fœtus omniscient depuis son nid utérin, si singulier, met en valeur la notion d'échange, de relation, voire de transmission, et peut-être même, de « dialogue » entre lui et sa mère utérine. Ce dialogue infra-verbal, cette gestuelle, sont à l'origine d'une connaissance de l'essence de l'autre, reconnaissance d'un autrui qui est, qui pense et donc commencement de l'humanité : naissance d'un homme et avènement d'une mère !

Mais l'intrusion de la technique dans le nid de l'homme, ces trente dernières années avec la procréation médicalement assistée et ses corollaires : ventres anonymes, loués pour neuf mois ou encore super-éprouvette, super-incubateur voir utérus artificiel, ne risque-t-elle pas de modifier l'homme de demain en le privant dès le début, d'informations, d'expériences uniques et en standardisant son environnement, de créer en quelque sorte, un « clonage cérébral » peut-être irrémédiable ? Quelles qu'en soient les raisons, et nous les savons pour beaucoup respectables, ces techniques paraissent méconnaître ce qui fonde cette communication si particulière entre la mère utérine et son fœtus, dans ses aspects pré-réflexifs et pré-cognitifs et assignent tous ces nids artificiels à rester froids et désafférentés par opposition au nid « chaud », de la mère utérine. Interrogeons-nous sur la nature de cette chaleur du nid humain prénatal, qui dépasse le domaine des sensations et prend ici une dimension particulière : la chaleur éthique.

CHAPITRE PREMIER

LE NID HUMAIN PRENATAL

Définition

Le mot nid vient du latin *nidus*, nid d'oiseaux ; il s'agit de l'abri que les oiseaux se construisent pour y pondre, couvrir et élever leurs petits. Il en dérive le verbe *nidificare*, qui signifie nidifier, c'est-à-dire construire un nid et le nom *nidificium*, nidification qui correspond à l'art, l'action ou la manière de nidifier, de faire un nid.

Ce terme de nidification doit être bien différencié de celui de nidation qui correspond à l'implantation de l'œuf fécondé des mammifères dans la muqueuse utérine. Ainsi, derrière cette définition purement technique et descriptive de la nidation, on trouve ici une idée d'intériorité, une idée d'action organisée et orientée de l'œuf en vue de son développement, « il fait son nid, il niche » ; alors que le mot nidification nous renvoie à une extériorité chez l'oiseau-parent qui

construit un nid. A l'extériorité des ovipares², semble s'opposer l'intériorité reproductive des animaux vivipares³. Et cela nous amène à nous poser la question de la définition du nid prénatal de l'homme, vivipare particulier, et à essayer d'en percer le mystère. Car mystère, il y a ! Et ce mystère appelle de nombreuses interrogations dont celles-ci : peut-on parler de « nid » humain prénatal ? Et si oui, quelle est la nature de ce nid ? Nidation et nidification, ne sont-ils pas, chez l'homme des processus étroitement liés en vue de l'hominisation⁴ ?

Mythes et légendes autour du nid – symbolisme de l'œuf

Force est de constater qu'en matière de nid, la mythologie est extrêmement pauvre voire quasi-inexistante surtout si nous considérons ce terme avec sa définition et ses assertions actuelles. Par contre l'histoire de l'humanité, au travers des différents peuples qui se sont succédés ou côtoyés, est marquée par une narration extrêmement riche et féconde, par des symboles laissés, nombreux, évoquant « l'œuf universel » en sa qualité de contenant d'un germe ; il nous semble, dans cet œuf, retrouver notre idée de nid.

Ainsi, la naissance du monde à partir d'un œuf est une idée commune aux Celtes, aux Grecs, aux Egyptiens, aux Tibétains, Hindouistes, populations asiatiques, indonésiennes et même populations du continent africain (notamment les Dogons et Bambaras du Mali) ; mais la manifestation de cette genèse du monde et sa différenciation progressive prennent des aspects différents selon les époques et les cultures, empruntant à chaque civilisation les symboles qui leur sont propres. Cependant, l'œuf constitue le plus souvent une réalité primordiale qui contient en germe la multiplicité des êtres, des connaissances, des possibles ; et s'il n'est pas premier, il succède en général au chaos comme premier principe

². Ovipare, *Dictionnaire Robert 2010* : se dit des animaux qui se reproduisent par des œufs ; leur embryon ne se développe pas au dépens des tissus maternels, mais d'une réserve nutritive contenue dans une enveloppe, l'ensemble constituant l'œuf.

³. Vivipare, *Dictionnaire Robert 2010* : se dit d'un animal dont l'œuf se développe complètement à l'intérieur de l'utérus maternel, de sorte qu'à la naissance le nouveau-né peut mener une vie autonome.

⁴. Hominisation, *Dictionnaire Robert 2010* : Ensemble des processus évolutifs, physique, physiologiques et psychiques qui caractérisent le passage du primate à l'homme.

d'organisation et symbolise le germe des premières différenciations, comme en témoigne l'histoire de la création selon les Grecs anciens :

Au commencement, il n'y avait rien qu'un abîme immense et obscur, appelé Chaos. De ce vide émergea la force créatrice. L'identité et le nom de cette force varient selon les mythes : il s'agit tantôt de la déesse Eurynomé, qui créa le monde en s'unissant au serpent Ophion, prit la forme d'une colombe et pondit l'œuf originel ; et tantôt de Gaïa, la mère universelle qui par son union avec Ouranos, donna le jour aux premiers habitants de la Terre.⁵

Ainsi, que ce soit de la mère, matrice universelle ou de l'œuf originel, de l'unique naît le multiple. Mais la symbolique de l'œuf ne se limite pas à cet aspect ; elle est également attachée aux cycles biologiques de la nature, au mythe de la création périodique, aux naissances voire renaissances répétées... A la résurrection, à l'immortalité et donc à l'Orphisme, qui se fonde sur une cosmogonie proche de celle de l'Égypte et de l'Orient. D'après l'Orphisme, l'univers serait né d'un œuf cosmique (matrice originelle) d'où serait sorti le premier des dieux qui se nommait Eros, dieu de l'Amour. Plus tard, le jeune Dionysos, un des fils de Zeus, s'est vu offrir par Eros l'empire du monde. Malheureusement, les Titans, jaloux et révoltés, s'emparèrent de lui, le firent bouillir et le dévorèrent. Zeus, horrifié par ce crime, foudroya les Titans, et de leurs cendres naquirent les hommes marqués par cette double ascendance. Au moment du foudroiement des Titans par Zeus, ceux-ci avaient déjà digéré la chair de Dionysos. L'énergie qui composait son corps s'était fondue aux corps des Titans. Une partie des cendres des Titans ont donné à l'homme une propension à faire le mal, mais de la seconde moitié de ces cendres, émane l'énergie divine de Dionysos, conférant aux hommes l'étincelle d'amour du bien. L'Orphisme croit en la réincarnation : l'âme est enfermée dans le corps comme dans un tombeau pour qu'elle expie le péché originel commis par les Titans, qui sont une partie d'elle. Et elle est soumise à la réincarnation perpétuelle dans un corps d'homme ou d'animal, prisonnière du "cercle de génération" (proche de la roue des renaissances, bouddhique). Seule une vie vertueuse et propre à faire le bien, à supprimer la partie « titanesque » de l'homme, lui permet une meilleure réincarnation. Certaines âmes ayant atteint la pureté orphique deviennent

⁵ . Philip Wilkinson, *Des légendes et des mythes*, Paris, Larousse, « Petit Larousse Illustré », 2009, p. 16.

immortelles et ne se réincarnent plus. L'orphisme était alors une façon de vivre sa relation au monde et au divin, une véritable école religieuse et philosophique, d'où naquirent le pythagorisme et, pour une part, le platonisme.

Les Egyptiens croyaient également à la renaissance, promise par Osiris, et faisaient prononcer au mort, au moment de son passage dans l'au-delà, la formule de l'œuf primordial avec lequel désormais il s'identifiait. De même, des œufs d'argile ont été découverts dans des sépultures de Russie, de Suède et dans des tombeaux de Béotie⁶, des statues de Dionysos portaient un œuf dans la main, promesse et signe de retour à la vie. On trouve dans cette continuité une explication de l'œuf « pascal », image de vie, de mort, et de résurrection.

Comment ne pas évoquer aussi, dans notre histoire, l'alchimie et ses références à l'œuf philosophique qui est figuré ici par un vase hermétiquement clos contenant le compost de l'œuvre ; ce vase, modèle réduit de la création avait la forme d'un œuf et figurait l'œuf du monde. Il devait être couvé pour que son compost pût se transformer en or, c'est-à-dire en sagesse, germe d'une vie spirituelle et but à atteindre. Il est remarquable de noter que la quête actuelle de certains chercheurs pour la création d'un utérus « parfait », donc artificiel, faisant naître un enfant « parfait », donc à terme s'apparente par bien des points à celle de leurs prédécesseurs alchimistes, et l'athanor, fourneau alchimique qui permettait la couvaison, s'appellerait de nos jours, incubateur.

Si l'on parle d'incubateur, de couvaison, c'est que la symbolique de l'œuf est indissociable de celle du nid, de la maison, de la coquille, du sein de la mère, et il lui est associé l'idée de repos, l'idée de sécurité, l'idée de chaleur, avec cependant un dualisme sous-jacent, celui de l'être « protégé » mais lié, enfermé, qui en cassant sa coquille, en sortant des entrailles de sa mère, va se libérer, défier la vie et renoncer à sa protection, à sa quiétude.

Toute cette mythologie, ces légendes, ces symboles se retrouvent également dans le domaine artistique où de nombreuses œuvres ont marqué les époques bien qu'ayant perdu souvent la trace de leur signification première : Piero Della Francesca a peint un retable représentant une vierge à l'enfant que domine un œuf⁷. Jérôme Bosch en a mis plein ses paradis et ses enfers⁸. Dali a peint Léda

⁶ . La Béotie, *Dictionnaire Robert 2010*, est une région de Grèce centrale.

⁷ . Retable exposé à Milan à la Pinacothèque di Brera.

⁸ . Triptyque *jardin des délices terrestres*, vers 1503-1504. Musée du Prado, Madrid.

aimée de Zeus devenu cygne et qui enfanta, d'après la légende, d'un œuf d'où sorti Hélène et Pollux⁹. Et comment ne pas évoquer les œufs magnifiques de Fabergé dont le premier fut commandé par le Tsar de Russie, Alexandre III, en 1884, pour sa femme, l'Impératrice Maria Federovna, peut-être pour célébrer le vingtième anniversaire de leurs fiançailles. On pense que l'inspiration du Tsar pour la pièce fut un œuf possédé par la tante de l'Impératrice, la princesse Wilhelmine Marie de Danemark, qui avait captivé l'imagination de Maria dans son enfance. Connue sous le nom d'*œuf à la poule*, il était en or et sa coquille blanche opaque, émaillée, s'ouvrait pour révéler une surprise. Un autre œuf fut commandé l'année suivante. Peter Carl Fabergé, avait apparemment une totale liberté pour la création des œufs impériaux de Pâques dont le dessin devint de plus en plus complexe, et selon la tradition familiale Fabergé, pas même le tsar ne savait à l'avance quelle forme ils allaient prendre : la seule obligation était que chacun devait contenir une surprise !

Ainsi tout œuf doit contenir une surprise et les qualités de l'œuf tiennent autant à ses caractéristiques propres qu'à celles de la « surprise » qu'il contient.

Nid, utérus et autres métaphores dans notre quotidien

Le cartésianisme et le monde moderne avec l'avènement des technosciences, ont fortement contribué au déclin voir à l'oubli des légendes, mythes et symboles qui ont pourtant participé à l'élaboration de notre pensée. Il est certain que les empreintes laissées resteront dans notre mémoire collective « archaïque ». Mais pour approcher et éclairer ce concept, actuel, et peu usité de nid humain prénatal, nous imaginons décliner ce mot, à l'aide de ses synonymes et des nombreuses métaphores qui lui sont associées. En tout premier lieu, l'habitat où le nid s'appelle logis, maison, foyer, repaire, tanière, antre, gîte, crèche, niche, chez-soi, lieu sûr... Il transparait ici cette idée de refuge, de repère, et donc de sécurité. La seconde idée serait celle qui est associée à la maternité, à la mère dans sa fonction « biologique » de contenant : utérus, matrice, mère utérine,

⁹. *Léda atomica* : œuvre peinte par Dali en 1949, à l'époque où il réside en Californie ; ce tableau est inspiré de la mythologie grecque, et plus précisément du mythe de Léda et le cygne.

abri, refuge, cocon, réceptacle... Mais également à la maternité ou plutôt au « maternage » avec l'idée d'échanges, de relations : douceur, chaleur, sécurité, relation, échange, transmission, mère, matrice qui donne forme... Le nid étrangement a souvent été à l'origine de passions et de sentiments : nid de vipères, nid d'espions, nid de mensonges, mais aussi : nid d'ange, nid douillet, nid d'amour... Parfois, les nids peuvent être remplacés par de « faux-nids », sans passion ni sentiments autres qu'un meilleur rendement, c'est-à-dire plus de poussins, ou ne pas avoir à nourrir la poule, ou ne pas avoir de poules... mais des poussins ! C'est l'incubateur, le nichoir, le nid des autres pour le coucou, la couveuse, la mère porteuse, l'utérus artificiel...

Ainsi le nid est comme une boule à multiples facettes qui réfléchit la lumière différemment en fonction de ce qui l'entoure, en fonction du « contexte », et les images perçues sont autant d'idées de nid, autant d'idées vraies bien que partielles, et Platon aurait pu nous inviter en d'autres temps, en d'autres lieux à nous poser la question suivante :

Quelle est l'Idée de nid humain prénatal ?

Si cette Idée de nid est difficile à dégager, c'est peut-être qu'elle correspond au symbole d'une vérité sacrée et que ce symbole masque cette vérité aux yeux des profanes, tout en étant limpide et transmissible pour les yeux de la connaissance.

CHAPITRE II

LA QUETE DU NID PARFAIT OU LE SYNDROME DU NID DU COUCOU

Le coucou gris ne construit pas de nid, mais la femelle dépose ses œufs dans les nids des autres espèces. Elle dépose de huit à vingt-cinq œufs dans les nids de ses hôtes, à raison d'un œuf par jour dans l'après-midi. Ces œufs sont gris, bleus, verts, rouges ou bruns, avec des marques de couleurs variées. La femelle cherche des nids avec des œufs récemment pondus. Elle enlève un œuf de ce nid et dépose le sien en quelques secondes. Généralement, cet œuf est très semblable à ceux déjà présents dans le nid choisi. Quand le jeune coucou naît, au bout de onze à treize jours d'incubation, il éjecte les autres œufs et les poussins hors du nid, afin d'être nourri au mieux par ses parents adoptifs. Il grandit très souvent plus vite que ses hôtes. Au bout de dix-sept à vingt-et-un jours, il quittera le nid et s'envolera vers le sud pour l'hiver, un ou deux mois plus tard que ses vrais parents. Les

*parents adoptifs sont souvent bien plus petits en taille que le jeune coucou, et le nourrir représente un énorme effort pour eux.*¹⁰

Le constat

On parle souvent du comportement anthropomorphique de certains animaux mais ne devrait-on pas parler de zoomorphisme de l'humain, à la lecture des médias ces dernières décennies, quand l'homme comme le coucou, semble chercher ailleurs que dans l'utérus maternel un nid prénatal « parfait » pour une belle couvaison ?

Cette quête fantasmagorique fait certainement partie de notre inconscient collectif car de nombreux récits, nous l'avons vu, l'abordent de façon très personnelle, utilisant des représentations différentes et métaphoriques pour un même concept.

Pourquoi alors, cette volonté pour certains, de transposer ce qui ne pourrait être qu'allégorie transcendante à la réalité ? L'argument princeps est l'utilisation médicale qui pourrait en être faite pour des mères stériles, pour des mères dangereuses ou en danger... Mais aussi pour des fœtus. La stérilité maternelle peut résulter de nombreux facteurs dont les malformations et pathologies de l'utérus, les cancers mais également l'âge avancé de certaines mères qui sont autant d'éléments pouvant trouver dans une forme d'utérus artificiel « leur solution ». La grossesse peut parfois être dangereuse pour la mère et son fœtus du fait de problèmes de santé concomitants, d'addictions maternelles ou encore de pathologies de grossesse. Et il ne faut pas méconnaître d'autres argumentaires plus latents : ainsi l'utérus artificiel est assez bien vu de certains lobbyistes « pro-life » qui y voient un sauvetage possible de fœtus issus d'avortements ou de naissances trop précoces ; et le mouvement homosexuel, pour une part, revendique cette alternative dans la continuité de l'idée d'homoparentalité.

¹⁰ . <http://www.oiseaux.net>

Quel nid pour l'homme de demain ?

Ainsi, la demi-fiction de l'utilisation d'un utérus artificiel ou de ses corollaires actuels serait révélatrice de nombreux bouleversements sociaux présents ou à venir : modifications de la structure familiale, dissociation de la sexualité et de la procréation, redéfinition de la maternité, transformation des rapports de sexe, évolution des rapports entre enfants et adultes, inconnues juridiques liées aux recompositions technologiques des corps...

L'utérus artificiel n'est pas encore, une machine à bébés qui fonctionne, mais c'est déjà une machine à penser, en état de marche.

L'utérus artificiel

La gestation extracorporelle a été pensée depuis bien longtemps, mais n'existe toujours pas. Aldous Huxley y fait allusion dans son livre aux allures prémonitoires *Le meilleur des mondes*¹¹, écrit en 1931. Le mot ectogénèse, synonyme de gestation extracorporelle avait été inventé plus tôt par Haldane, généticien britannique, en 1923 dans son ouvrage *Dédales*. Plus récemment dans le film *Matrix* sorti en 1999, réalisé par les frères Wachowski, est décrit un monde futuriste de machines, qui fait un élevage d'êtres humains dans des milliers d'utérus robotiques.

Tout cela ne pourrait être que science-fiction, mais selon l'expression consacrée, dans les milieux scientifiques « autorisés », il semble tout à fait envisageable, la finalisation d'un utérus artificiel efficient, d'ici cinquante à cent ans, ce qui représente un laps de temps très court dans l'histoire de l'humanité, et s'intègre dans l'échelle générationnelle proche ; temps qui pourrait se raccourcir si l'on considère les incroyables prouesses technoscientifiques de ces cent cinquante dernières années par rapport aux siècles précédents.

Actuellement, l'utérus artificiel existe déjà, bien qu'il n'en porte pas le nom et donne pourtant pleine satisfaction : entre J0 et J5 post fécondation extracorporelle, c'est « l'éprouvette », (qui n'en est pas une, réellement) de la fécondation in-vitro ou FIV¹², et de vingt-quatre semaines d'aménorrhée (voire

¹¹ . Huxley Aldous, *Le meilleur des mondes*, Paris, Pocket, 1977.

¹² . Consiste à reproduire en laboratoire la rencontre entre l'ovocyte et les spermatozoïdes. Deux ou trois des embryons obtenus sont ensuite implantés dans l'utérus.

vingt-deux semaines qui représente le seuil actuel de viabilité fœtale) à trente sept semaines qui marquent la fin de la prématurité, c'est l'incubateur ou super-couveuse avec toute la technologie qui lui est associée en fonction de l'âge gestationnel du prématuré et de ses besoins.

Il manque donc, entre ces deux périodes, cinq mois... Cinq mois et une fabuleuse machine à inventer : l'utérus artificiel à proprement parler, celui de l'ectogénèse envisagé par Aldous Huxley. Mais il s'agira certainement d'une machine dont la complexité et le degré de sophistication n'auront d'égal aucune autre machine créée par l'homme puisque devant assurer tous les besoins d'un être en formation et pas seulement une réanimation comme ce serait le cas pour le maintien en vie d'un adulte. Il ne s'agit pas de science fiction, plusieurs équipes de recherche, comme celle du laboratoire d'endocrinologie reproductive de l'Université Cornell de New York, ont déjà posé les jalons d'une gestation hors du corps : ainsi l'équipe du docteur Helen Hung Ching Liu en 2002 a fait des expériences sur des embryons humains pour faire baisser le taux d'échec des FIV ; elle a réalisé des cocultures¹³ d'embryons avec des cellules de l'endomètre¹⁴, et a amélioré la viabilité de ceux-ci ; ces cocultures ont été utilisées au départ dans un but louable, c'est-à-dire étudier le rôle de l'endomètre sécrétoire, les facteurs de croissance, les cytokines, et l'interaction entre les embryons et les cellules de l'endomètre de même que les signaux de la mère et de l'embryon, et le mécanisme de l'implantation et par là expliquer certains échecs de FIV. Il a été ainsi possible de recréer une paroi utérine capable d'accueillir des embryons obtenus par FIV ; ceux-ci ont bien accroché et ont commencé à se développer. Leur développement a été volontairement interrompu au bout de six jours face à la polémique soulevée. Ces recherches sur l'embryon humain ont été arrêtées mais considérant implicitement leur succès, elles se poursuivent sur des embryons de souris avec « réussite », puisque les embryons de souris se développent jusqu'à J5 sans coculture, jusqu'à J10 avec coculture et jusqu'à J17 avec coculture en trois dimensions, mimant un utérus artificiel, alors que la durée de gestation de la souris est de vingt-et-un jours...

De façon plus explicitement orientées vers l'utérus artificiel que les recherches menées par l'équipe du Dr Liu, concernant l'amélioration des

¹³ . Culture en un même milieu de différents types de cellules.

¹⁴ . Endomètre, *Dictionnaire Robert 2010* : muqueuse qui tapisse la cavité utérine.

techniques de FIV, le professeur Yoshinori Kuwabara de l'Université de Tokyo en 1997 avait réussi à faire développer pendant trois semaines, dans des « sortes de baignoires », des fœtus de chèvres en milieu artificiel : liquide amniotique de synthèse et placenta artificiel associant pompe circulatoire et dialyse, etc. Certains fœtus de chevreaux sont nés viables mais polymalformés. Il semble que ces expériences aient été abandonnées.

Machine fabuleuse à la manière des contes de notre enfance ? Ou plutôt machine infernale ?

La principale entrave technique à l'utérus artificiel complet est la propriété extraordinaire et à ce jour non reproductible, du placenta qui apporte au fœtus les éléments nutritifs, les hormones et élimine les déchets différemment en fonction de l'âge du fœtus ; il constitue également une barrière protectrice contre de nombreuses infections et participe avec le liquide amniotique au maintien de l'homéostasie¹⁵ fœtale. En effet sa composition et les différents apports au fœtus varient tout au long de la grossesse grâce à des mécanismes physiologiques encore mal connus. Et ceci, sans aborder un autre aspect qui est celui du développement de la sensorialité fœtale avec la saveur particulière et différente d'une mère à l'autre, de chaque liquide amniotique ; les sons intérieurs et extérieurs perçus ; les mouvements, les touchers et contacts de l'entourage « subis » par le fœtus, etc. Tout élément à l'origine d'une histoire différente pour chaque fœtus, base de ce qui est dans le domaine de l'acquis, vient de l'extériorité et n'emprunte rien à l'intériorité fœtale, c'est-à-dire à l'inné.

Alors, l'utérus artificiel : une technique loin d'être mise au point ? Rien n'est moins sûr et de nombreuses situations cliniques actuelles nous amènent à penser que certains types d'utérus artificiel existent déjà sans que nous en ayons conscience pleinement, bien qu'occasionnant des débats de société animés, et parfois naïfs, eu égard aux véritables enjeux. Ces situations peuvent apparaître comme autant de phases préparatoires à l'ectogénèse, comme le seraient les greffes d'organes après « don », versus ce qui est déjà appelé la « médecine régénérative » et qui correspond à la fabrication artificielle et complète d'organes ; ainsi la première greffe d'une trachée-artère synthétique recouverte de

¹⁵ . Homéostasie, *Dictionnaire Robert 2010* : stabilisation chez les organismes vivants, des différentes constantes physiologiques.

cellules souches, le neuf juin 2011 en Suède, qui préfigure peut-être, les usines à venir et la commercialisation de « pièces détachées » pour l'homme morcelé mais « argenté » de demain, en quête d'immortalité.

Explorons certaines de ces situations d'utérus artificiel autour de nous.

Naître d'un corps mort

*Le bébé de Trisha*¹⁶.

La nuit du dix-neuf avril 1993, dans une petite ville de Californie, Trisha Marshall entra par effraction, un couteau de boucher à la main, dans le domicile d'un vieil homme amputé des deux jambes. Mais celui-ci, ayant été victime d'une agression similaire quelque temps auparavant, s'était muni d'un pistolet. Pendant qu'il tirait une balle dans la tête de la braqueuse, il ignorait qu'il était en train de faire de Trisha Marshall le cadavre le plus célèbre des Etats-Unis. Car un fœtus de dix sept semaines poussait dans son ventre, étranger aux épisodes en cours, innocent, et apparemment en bonne santé. Le cerveau de la jeune femme fut immédiatement détruit par la balle : selon le critère de la « mort cérébrale », Trisha était juridiquement morte. Mais les médecins décidèrent de maintenir les fonctions vitales de son corps afin que le fœtus continue à se développer jusqu'à ce que, par une césarienne, on puisse le sortir du cadavre chaud de sa mère. Cette possibilité de maintenir des fonctions vitales de l'organisme des personnes considérées en état de mort cérébrale est l'une des principales raisons pour lesquelles fut inventée, dans les années soixante, cette nouvelle définition de la mort : il s'agissait alors de prélever des organes greffables. Dans les années quatre-vingt, on découvrit de nouveaux procédés pour allonger la durée de conservation de ces cadavres. Ce sont eux qu'utilisèrent les médecins de Trisha, fortement soutenus par la famille de la jeune femme ainsi que par son fiancé, père de l'enfant.

Très vite la presse cria au scandale. Trisha était non seulement suspecte d'avoir commis d'autres vols mais, à seulement vingt-huit

¹⁶ . Iacub Marcela, « Le bébé de Trisha », *Libération*, 10/02/2004.

ans, elle avait déjà eu quatre enfants, abandonnés l'un après l'autre... Etait-ce cependant un bon argument ? Celui-ci au moins, on pouvait être sûr qu'elle n'allait pas l'abandonner, ni lui donner de « mauvais exemples ».

Des esprits plus portés sur les principes ont affirmé qu'on ne devait pas faire naître un enfant sans mère, et encore moins d'un cadavre. Mais, si cet argument était acceptable, on devrait tuer les enfants dont les mères meurent en couches, juste pour qu'ils ne naissent pas sans mère. D'ailleurs, le fiancé de Trisha attendait l'enfant ainsi que le restant de la famille.

Pour couper court à ces problèmes, certains revinrent à des arguments plus pragmatiques : l'opération, disait-on, avait un coût exorbitant, 400 000 dollars en tout, alors qu'aux Etats-Unis des milliers d'enfants ne peuvent avoir accès à des vaccins dont le coût n'excède pas dix dollars. Soit, mais sur le fond, si l'opération de sauvetage du fœtus avait été peu chère ou si l'on avait des ressources suffisantes pour s'occuper de tous les enfants des Etats-Unis, devrait-on pour autant poursuivre cette drôle de grossesse ?

Certains ont pensé que, puisque seule la femme peut décider d'avorter ou de ne pas avorter, et que Trisha n'avait plus la possibilité de choisir et ne pouvait pas non plus être représentée par quelqu'un d'autre (comme elle aurait pu l'être si elle avait été déclarée non pas morte, mais incapable), il fallait arrêter la grossesse. Mais cet argument se renverse immédiatement : si l'avortement, tel qu'il est juridiquement conçu, est justifié pour garantir le respect de la vie privée des femmes face à une grossesse non désirée, lorsque celles-ci sont mortes, peuvent-elles en être encore gênées ou perturbées ? Un meilleur argument semblait être qu'on ne pouvait, en général, violer le corps d'un mort. Mais ne le fait-on d'ores et déjà lorsqu'on enlève les organes des personnes en état de mort cérébrale ? C'est notamment le cas en France, où le consentement au don d'organes est implicite, même si les médecins s'efforcent en pratique de respecter l'avis de la famille.

Le temps que toutes ces questions soient discutées suffit au fœtus pour arriver à terme : ainsi naquit Darious Marshall. Mais les problèmes juridiques de ce « survivant » étaient loin d'être terminés. La famille de Trisha et le père se disputèrent la garde de Darious jusqu'à ce qu'un tribunal ordonne une expertise sanguine : celle-ci prouva que le fiancé de Trisha n'était pas le père de l'enfant...

Cette décidément sombre histoire peut faire réfléchir aussi bien ceux qui tiennent à donner un statut juridique à l'embryon indépendant de celui de la mère (comme les partisans à l'amendement Garraud) que ceux qui, craignant pour le droit à l'avortement, ne le souhaitent pas. Si jamais on réussit, comme on y pense depuis longtemps, à créer une technique pour transférer d'utérus les fœtus dont les femmes souhaitent avorter, le corps des femmes en état de mort cérébrale paraîtra-t-il un bon foyer d'accueil ? Ceux qui pensent que l'enfant a un droit à la vie et que l'avortement n'est qu'une transgression tolérée ne devraient-ils pas s'en réjouir ? Quant à ceux qui considèrent au contraire l'avortement comme l'intervention d'une femme sur son propre corps, que peuvent-ils opposer à ce qu'il soit suivi d'un simple transfert du fœtus ? Cette affaire nous incite ainsi à réfléchir non pas tant au statut des cadavres qu'à la manière dont les techniques médicales nous obligent à trouver de nouveaux fondements aussi bien au droit qu'à l'interdiction d'avorter.

La reproduction in extenso de cet article du quotidien *Libération*, bien que longue, ne pouvait souffrir d'aucune troncature, tant l'histoire rapportée, son développement et l'argumentaire de l'époque restent des problématiques très actuelles et permettent d'appréhender la complexité et l'intrication des grands enjeux de société à la fois sur le plan politique, économique, sociétal, religieux et bien sûr éthique. On y trouve exposées tant de tensions, tant de contradictions dont on ne voit pas la solution de façon « évidente », du moins pour les protagonistes de l'époque et dans ce pays aux multiples visages, dont la constitution est le reflet. En effet cette histoire qui a fait beaucoup de bruit aux Etats-Unis, constitue un exemple d'utérus artificiel puisqu'utilisant un corps mort, au sens juridique, pour ses propriétés biologiques et son utérus comme couveuse

ou incubateur. Ce qui correspond dans une acception large, à l'ectogénèse, c'est-à-dire le développement d'un embryon, puis d'un fœtus dans un corps artificiel ; ici ce n'est pas à proprement parler un corps artificiel mais un corps maintenu en vie artificiellement pour permettre le développement et la maturation d'un autre individu.

Il s'agit cependant d'un nid très particulier puisqu'il donne corps concrètement à l'alliance naissance-mort. Ce qui en ce début de XXI^e siècle est très « mal vu » par notre société technoscientifique qui considère la naissance comme le commencement de la vie et l'oppose de fait, à ce qu'il faut combattre, la mort. Ceci n'a pas toujours été le cas selon les époques, les civilisations ou les religions. Et ici, de façon très inattendue, ces deux étapes se côtoient sans réelle limite comme nous le rappelle également, l'étymologie du mot mort : *mouth*, chez les anciens Egyptiens, qui signifie mutation, changement d'état et non cessation de vie. C'est la même racine que *maat* (vérité). Chez les hébreux le mot mort est *moth* ; il évoque également le changement d'état ; cette racine a donné *mother*, *mutter*, mère, mutation, *must*, maturation, matière. Aussi cette histoire tragique semble illustrer cette origine : la mort, comme mère, matière, source de vie sur le plan terrestre et la mort comme mutation, changement d'état et naissance à une autre vie. Il n'en reste pas moins qu'ici, sur le plan juridique, la mère n'est plus que matière, cadavre humain ce qui constitue en soit, un nid artificiel très particulier : « un foyer d'accueil » selon la journaliste. Mais foyer « réquisitionné », ce qui a fait dire à certaines, que si elles devaient finir en foyer d'accueil pour fœtus en danger, elles préféreraient être incinérées ! On voit bien, que les étendards et bannières sont prêts à être levés et qu'il est difficile d'avancer une argumentation irréfutable et non-contradictoire quelle que soit l'idéologie défendue, eu égard au droit, à nos sociétés multi-culturelles, au pouvoir politique et financier, mais aussi à la tentation, voire séduction scientifique, ce qui par conséquent s'avère particulièrement dangereux et ouvre la voie à tous les possibles même totalement subversifs, d'autant que le temps comme toujours, inscrit le dernier mot de l'histoire et n'attend pas l'accord des différentes parties ! Ce qui d'ailleurs n'exclut pas moult rebondissements.

Cette histoire n'est pas unique et interroge la valeur de la vie et le pouvoir de la science. De par la durée de cette gestation particulière, le côté caricatural de la situation clinique et les nombreux rebondissements qui se prêtent à la

médiatisation à outrance, elle a l'intérêt de mettre en exergue les difficultés, les contradictions de nos argumentaires et de leurs références, de mobiliser nos affects et d'appréhender le fait qu'il n'existe pas de législation relative à ce type de situation aux Etats-Unis, en Europe ou en France, et certainement faut-il s'en réjouir. Le débat éthique reste en chantier, et ces situations, actuellement exceptionnelles, sont gérées au cas par cas avec port du casque (de chantier) obligatoire !

Allons plus loin dans notre recherche de nid artificiel actuel.

Naître d'un « nid froid », à propos du déni de grossesse

Je ne savais pas que j'étais enceinte...

Voici la phrase que prononcent de nombreuses femmes lors de l'annonce tardive de leur grossesse, voire au moment de l'accouchement. Force est de constater que dans cette affirmation, mais aussi dans la stupeur et la détresse qu'on peut lire sur leur visage, aucun signe de mensonge, de dissimulation ne transparait ; même leur corps, l'apparaître du corps nie la grossesse qui se développe insidieusement et l'entourage ne s'y trompe pas : il ne se passe rien ! Le fœtus se comporte alors comme un passager clandestin, sans couchette, sans nid avec juste un petit tuyau qui lui apporte un peu d'oxygène et quelques nutriments. Il ne semble pas exigeant et un simple recoin bien caché contre la colonne vertébrale, lui suffit ; il est extrêmement discret et se manifeste peu car bien que la température soit physiologique, tout est impersonnel, tout est silence, vide... froid.

Ainsi, dans l'espèce humaine il ne suffit pas d'être enceinte pour attendre un enfant : il faut certes, une grossesse physique, biologique mais aussi une grossesse psychique et ces dénis de grossesse, c'est-à-dire le fait pour une femme enceinte de ne pas avoir conscience de l'être avec ces rares cas de néonaticide, tendent à montrer que la grossesse n'est pas seulement une nidation biologique d'un fœtus mais également une construction dans l'esprit d'une femme, un processus de nidification, qui fait que ce qui grandit en elle est un enfant. Mais pour que cet enfant devienne à la fois son enfant et une personne aux yeux de tous, et qu'il n'y ait pas de risque de transgression, il faut un dialogue singulier et pourtant universalisable entre ces deux êtres ; échanges et reconnaissances qui font la chaleur du nid prénatal « classique », et il nous semble que cette chaleur évoquée

par de nombreuses femmes enceintes, dépasse le domaine des sensations et des perceptions et donc du bien-être ou mal-être qui l'accompagne, pour signifier quelque chose de plus important, quelque chose qui a une valeur éthique qu'on ne retrouve pas dans d'autres nids animaux et qu'on ne retrouvera pas dans les utérus artificiels quel qu'en soit le modèle ! Avec à la clé, un risque majeur de transgressions de tous ordres ! Dans le déni de grossesse, il n'y a pas de nid à proprement parlé mais un utérus artificiel implanté dans le corps d'une femme qui n'est pas mère et qui devra adopter son enfant lorsqu'elle en aura la révélation pendant la grossesse ou lors de l'accouchement. Malheureusement, dans dix pour cent des cas, cet enfant ne sera jamais révélé et l'accouchement se transformera en expulsion brutale avec un risque de néonaticide passif, par manque de soins ou actif si la femme est seule et submergée par cette irruption. Nous noterons alors que souvent ces nouveau-nés seront conservés dans un lieu à proximité de la mère biologique, peut-être comme quelque chose à laquelle elle tient, une part d'elle-même ? Et ceci pendant des années alors que le temps aurait permis leur élimination. De même, ils seront souvent replacés dans un cocon froid et clos, reproduisant l'utérus gestationnel, c'est-à-dire un congélateur qui va figer pour l'éternité ce « principe » de vie non reconnu.

Un autre aspect est important à considérer : ce déni concerne uniquement la grossesse c'est-à-dire la gestation maternelle et en aucun cas la capacité de maternalité de ces femmes qui, le déni levé (par la révélation de la grossesse ou par la naissance de l'enfant), ne sont pas maltraitantes et sont habituellement considérées par leur entourage comme de bonnes mères ; il n'y a pas d'infanticide en dehors de la période péri ou post-partum¹⁷ immédiat, dans ces cas de déni de grossesse. Cependant, l'absence de gestation psychique et corporelle, malgré la réelle gestation biologique rend, de l'avis des experts, impossible les premiers liens et l'enfant « doublement étranger » à cette mère, (c'est un autrui qu'elle n'a pas porté, ressenti) devra être adopté par celle-ci, et le processus d'adoption sera alors très superposable à celui d'une adoption classique. En ce sens, il nous paraît que le déni de grossesse peut être considéré comme un modèle « existant à l'état de nature » d'utérus artificiel biologique et nous permet d'approcher les

¹⁷. Parturition, *Dictionnaire Robert 2010*, signifie accouchement naturel, enfantement ; péri et post-partum sont les périodes qui encadrent la date d'accouchement ou immédiatement après.

différentes problématiques liées à l'ectogénèse ainsi que ce qui fait la spécificité non reproductible de la gestation maternelle utérine en regard d'autres nids de substitution.

Mais poursuivons notre quête.

Mères porteuses et gestation pour autrui

Le premier exemple de mère porteuse est certainement celui rapporté par le livre de la Genèse avec Abraham et Sarah ; Sarah était infertile et a proposé sa servante égyptienne, Agar, à Abraham pour qu'elle lui donne un fils. De cette union est né Ismaël que Sarah a fait passer entre ses jambes pour le rite de la couvade¹⁸ et pour en faire son fils. Plus tard, grâce à l'intervention divine, Sarah a pu enfanter et donner naissance à Isaac ; elle a alors chassé Agar et Ismaël dans le désert.

Dans les années quatre-vingt, comme Agar, mais à la faveur d'insémination artificielle, les mères porteuses étaient encore mères biologiques, génétiques. Ce n'est plus le cas aujourd'hui car grâce à la fécondation in vitro, elles accueillent un embryon issu des gamètes de géniteurs biologiques et l'enfant qu'elles mettent au monde n'est plus le leur, génétiquement. Ainsi la mère porteuse devient une gestatrice artificielle et on parle de gestation pour autrui ou GPA, plutôt que de maternité pour autrui, de façon à associer inconsciemment dans notre mode de pensée ce type de procréation à un moyen purement technique, éventuellement un « remède » à une pathologie, sans rapport avec l'idée de maternité, interdite à la porteuse et devant être uniquement représentée par le désir et le projet de la vraie mère : la mère d'intention. La valeur de cet enfant est donc dans le projet parental et dans la maternité de celle qui désire et qui a monnayé le prix de son désir. D'ailleurs l'importance du projet parental, comme élément valorisant l'enfant, est retrouvé dans de nombreux courants de pensée au sein d'églises réformées d'Outre-Atlantique. De plus, le terme « pour autrui », embellit la technique en l'auréolant d'altruisme, de don et complique la pensée en multipliant les paramètres : si c'est un don, un don de soi, c'est bien ! Sauf que ce n'est pas un don spirituel, un don intellectuel, un don de son temps, de sa force, une aide...

¹⁸ . Couvade, *Dictionnaire Robert 2010*, coutume dans certaines sociétés selon laquelle les hommes participent symboliquement à la grossesse et à l'accouchement de leur femme.

C'est un don patrimonial d'une partie de son corps ce qui est interdit par la loi : nous ne possédons pas notre corps. Et ce don, dans la plupart des cas, est loin d'être gratuit mais légiférer uniquement sur cet aspect de la gratuité ou non n'est pas suffisant car cela n'aborde pas le fond du problème. Aussi, en France depuis 1994, les lois de bioéthique ont interdit la pratique des mères porteuses. « *Toute convention portant sur la procréation ou la gestation pour le compte d'autrui est nulle* », précise le code civil. Ce qui n'a pas été modifié par la révision des lois de bioéthique en juillet 2011. A l'étranger, par contre il n'existe pas de consensus : l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Suisse interdisent cette pratique ; en revanche, la Grande Bretagne et les Pays-Bas l'autorisent sous certaines conditions : il faut que la femme soit infertile et il est admis un « remboursement raisonnable » des frais de grossesse. Au Canada, une loi fédérale de 2004 autorise la gestation pour autrui à condition que les conventions soient conclues à titre gratuit. Aux Etats-Unis, chaque Etat applique ses propres règles et moins d'une dizaine, dont la Californie et l'Illinois, reconnaissent la gestation pour autrui¹⁹. L'Ukraine a une législation encore plus permissive et il existe comme en Californie un commerce qui n'a rien d'occulte et de nombreux catalogues de mères avec utérus « à louer » circulent.

Bien qu'il n'y ait pas de chiffre précis puisque la pratique est interdite en France, les associations qui militent en faveur de la légalisation de ce type d'engendrement mettent en avant que de plus en plus de couples français y ont recours à l'étranger, telles les jumelles très médiatisées du couple Mennesson, nées en 2000 en Californie d'une mère porteuse, avec les ovules d'une amie de la mère « d'intention » et le sperme du père « d'intention-biologique ». Ces enfants ont donc un passeport américain et sont reconnus comme enfants du couple Mennesson en Californie, mais pas en France puisqu'aux yeux de la loi française, la mère est la femme qui accouche et non celle qui a conçu le projet de gestation pour autrui même si elle est la mère génétique, et à fortiori si elle ne l'est pas. Les parents d'intention et/ou génétiques ne peuvent donc inscrire les enfants sur leur livret de famille et obtenir des actes de naissance à leurs noms. Pour contourner cet aspect, un certain nombre de couples n'hésitent pas à échanger les papiers d'identité et la carte d'assurance maladie des deux protagonistes féminines lors du

¹⁹ . Charlotte Bienaimé et Marie Ange Garrandeau, « Mères porteuses : la légalisation en débat », France Culture : *Sur les Docks*, 7 février 2011.

suivi de grossesse, aux risques d'erreurs médicales graves par rapport aux antécédents médicaux différents colligés dans leur dossier médical et s'exposent à des sanctions pénales sévères (la GPA est passible de 45 000 euros d'amendes et de trois ans d'emprisonnement). D'autres ne pouvant utiliser ce stratagème, la grossesse de la gestatrice ne sera pas suivie médicalement (avec tous les risques médicaux de cette absence de suivi pour la femme et l'enfant) et à l'accouchement la gestatrice ne reconnaîtra pas l'enfant, seul le père le reconnaîtra ; la filiation dans ce cas précis sera établie uniquement avec le père ; sa conjointe qui peut également être la mère génétique n'aura aucun lien de parentalité juridique, reconnue avec cet enfant, avec à la clé une grande précarité en regard de la loi et de la société s'il y a une dissolution du couple par la mort du père, un divorce, une séparation...

Pour l'instant, en France, ces situations de demande de gestation pour autrui sont rares et sont le fait de couples dont la femme présente une stérilité irrémédiable, liée le plus souvent à l'absence congénitale ou post-opératoire de l'utérus alors que leurs ovaires sont fonctionnels et que leur âge et leur aptitude physique leur permettraient de porter un enfant. Et il s'agit donc toujours de situations de détresse avérée, de souffrance parentale qui ne peuvent laisser indifférents. Cependant autoriser des individus à faire ce qui est bon moralement pour eux est dangereux, car souvent ce qui est jugé satisfaisant pour les uns, va servir à l'utilisation des autres ! Il y a bien sûr un risque d'instrumentalisation de l'autre à ses propres fins comme en témoignent de nombreuses enquêtes qui montrent que les gestatrices proviennent de milieux socio-économiques majoritairement défavorisés et potentiellement influençables par des arguments financiers, mais aussi émotionnels voir télévisuels, comme cette jeune mère porteuse interviewée²⁰ :

La première fois que j'ai voulu être mère porteuse c'est en regardant une série sur ... J'aime être enceinte, mais ne pas avoir de contraintes après — J'ai un enfant et n'en veux pas d'autres ; oui, l'argent joue un rôle ; c'est une compensation financière, je prête mon corps pendant neuf mois et je les rends heureux. Ils m'ont donné 15 000 euros.

²⁰ . Charlotte Bienaimé et Marie Ange Garrandeau, « Mères porteuses : la légalisation en débat », France Culture, *op. cit*

Cette relation bien qu'auréolée d'une naïve candeur et d'une image d'Epinal sur un altruisme hypothétique, reste une transaction dans tous les sens du terme et peut être comparée sans difficulté à la prostitution où l'on monnaie son corps pour un service sexuel, ici le service rendu est gestationnel mais c'est oublier que le ventre d'une femme n'est pas *un four à pain*²¹ comme nous le dit Sylviane Agacinsky dans son livre *Corps en miettes*, et que les femmes de joie sont rarement joyeuses, selon la chanson de Georges Brassens²² :

Bien que ces vaches de bourgeois (bis)

Les appell'nt des filles de joie (bis)

C'est pas tous les jours qu'ell's rigolent

Parole, parole,

C'est pas tous les jours qu'ell's rigolent.

Le risque, bien réel, est l'utilisation du corps d'autrui, sa commercialisation plus ou moins occulte sous couvert d'indemnisation, de compensation financière pour ne pas utiliser les termes rémunération ou salaire qui seront les premières étapes d'un nouveau métier, « bébé-boulot » avec un « bébé-chèque » à la clé. Il ne restera plus qu'à définir le prix d'un enfant. La Russie est l'un des rares pays du monde autorisant la gestation pour autrui à titre onéreux ce qui en fait un laboratoire expérimental pour appréhender toutes les dérives possibles si cette pratique devait être légalisée en occident. Aujourd'hui, les mères porteuses russes intéressent non seulement les familles pour lesquelles elles constituent la seule chance d'avoir un enfant qui soit biologiquement le leur, mais aussi des femmes qui ne veulent pas abimer leur corps en vivant une grossesse et un accouchement, ou qui sont trop prises par leur travail pour s'en absenter plusieurs mois. Il y a aussi des « touristes de la procréation », des étrangers dont les pays interdisent le recours à la gestation pour autrui, voire des hommes qui veulent un enfant mais pas de femme. La gestation pour autrui étant dans la grande majorité des cas, la rencontre d'un désir d'enfant et d'un besoin d'argent, cela ouvre le champ, en l'absence de législation détaillée dans ce pays, à des pratiques malhonnêtes avec abandon de la gestatrice enceinte si divorce ou de l'enfant s'il est porteur d'une pathologie, ou de véritables escroqueries comme ces intermédiaires qui

²¹ . Sylviane Agacinsky, *Corps en miettes*, Paris, Editions Flammarion Café voltaire, 2009, p. 8.

²² . Georges Brassens, *La complainte des filles de joie*, Editions musicales 57, 1962.

proposaient en fait de mères porteuses, des femmes déjà enceintes qu'ils avaient dissuadées d'avorter²³. Actuellement, crise oblige, l'offre de mères porteuses dépasse la demande en Russie, ce qui est un facteur aggravant cet esclavagisme et on peut craindre que cette offre pléthorique fasse baisser les prix, accentue la précarité financière de ces femmes enceintes sans ressources et ne pouvant travailler, et favorise également les demandes de toute sorte sans aucune régulation : ce sera la loi du marché ! La gestation pour autrui est un problème à l'échelle mondiale, c'est un problème de principe qui s'inscrit dans la lutte contre l'exploitation des femmes ; rien n'empêche une femme de porter un enfant et « de le donner à qui elle veut » (ce qui est courant en Inde au sein d'une même famille quand des couples sont infertiles, il leur est confié des enfants issus d'autres couples de la famille, pour qu'ils les élèvent comme leur propres enfants ; ce qui d'ailleurs était une pratique observée dans nos cultures il y a plusieurs siècles). Si le désir d'enfant est légitime, la technique « déchainée » ne doit pas le transformer en droit à l'enfant, sous peine d'introduire toujours plus de sauvagerie dans une société débridée, devenue dangereuse pour les siens et notamment les plus faibles.

Indépendamment de ces considérations sur la gestation pour autrui, très débattues par la presse, très importantes, fondamentales et bien médiatisées, la gestation pour autrui représente à notre sens, un modèle d'utérus artificiel de la fin du XX^e siècle qui prépare le nid futur en attendant mieux ! Il y a dans cette GPA, une volonté, une incitation, voire une obligation pour la gestatrice à dissocier la maternité du processus de maternalité ; bien sûr la maternité, c'est-à-dire le fait de porter un enfant ne va pas toujours de paire avec la maternalité et nous l'avons vu notamment dans le déni de grossesse, et il existe aussi d'autres exemples dans le domaine de la pathologie ou avec des mères trop jeunes, immatures. Mais il s'agit de comportements hors volonté, sans intentionnalité. Alors qu'ici, et de façon très artificielle, cela est imposé par les tenants du contrat mais aussi par la gestatrice qui essaie de se protéger psychiquement face à cette agression intrusive, hors-norme²⁴ :

²³ .<http://www.courrierinternational.com/magazine/2010/1017-new-britain-la-rennaissance-britannique-a-l-approche-des-elections-du-6-mai> ; « *Le business russe des mères porteuses-12 500 euros le bébé* ».

²⁴ . Charlotte Bienaimé et Marie Ange Garrandeau, « Mères porteuses : la légalisation en débat », *op. cit.*

Je le dorlotais, mais... moyennement ; je lui parlais mais moins souvent que pour mon fils ; je ne lui racontais pas ce que je vivais. J'ai un complet détachement pour cet enfant car ce n'est pas le mien génétiquement donc je me conditionne psychiquement pour ne pas m'attacher.

Ou du côté des parents d'intention-biologiques ²⁵:

On a eu vingt-deux embryons ! On en a gardé trois pour le transfert et le « reste », on les a congelés — Oui, oui, on les a vus dans la caméra.

Autant d'images à travers la caméra, d'un monde, de vies artificielles qui revisitent d'une façon contemporaine le mythe de la caverne. L'artifice relationnel initial de cette GPA a la volonté de créer une gestation artificielle dans le corps d'une autre femme en prétendant pouvoir y exclure, de par la volonté commune, une maternité et une maternalité. C'est certainement en cela que réside l'artificialité du procédé, car cet utérus artificiel est plein de défauts et c'est aussi l'une des raisons pour laquelle il ne faut y consentir : en effet rétrocéder un enfant porté neuf mois, au prétexte qu'il n'est pas issu de son ovule et même si l'on a tout fait pour l'oublier pendant la grossesse, est un processus digne de Machiavel. La maternité est un événement de vie trop important, trop intime dans le lien généalogique pour être seulement géré par une transaction, quand bien même il s'agirait d'un acte de générosité incroyable. Sylviane Agacinski²⁶ nous dit que la mère porteuse dans les contrats passés aux Etats-Unis, *doit transformer son corps en instrument biologique du désir d'autrui, en coupant son existence de toute signification pour elle-même.*

Uniformiser, standardiser un corps gestant, performant, que la plupart des parents d'intention voudront oublier par la suite, sans oser l'avouer. Alors quel standard pour avoir un utérus performant ? Certainement moins de trente ans, ce qui diminue les risques de complications obstétricales liées à des pathologies maternelles ou gravidiques intercurrentes.

²⁵ . Charlotte Bienaimé et Marie Ange Garrandeau, « Mères porteuses : la légalisation en débat », *op. cit.*

²⁶ . Sylviane Agacinski, *Corps en miettes, op. cit.* , p. 95.

Ce qui nous amène à nous poser cette question : y-a-t-il un âge pour porter un enfant ?

Naître d'un utérus « hors-limite »

L'expérience du suivi de quelques grossesses chez des enfants, de douze à quatorze ans, grossesses vécues dans une sorte d'irréalité sidérante pour elles comme pour nous, nous amène à oser un parallélisme avec un suivi de grossesse qui nous est inconnu, celui des grossesses post-ménopausiques, comme nous y a habitué ces dix dernières années l'équipe romaine du très médiatique Docteur Antinori. Désormais, il y a égalité des sexes et le troisième âge féminin peut accéder à la maternité et des femmes de plus de 60 ans, donner naissance à un enfant. Il y a quelques années encore, c'était impensable. Mais aujourd'hui, l'escalade des records est telle que dans l'inconscient collectif, il n'y a plus d'urgence à écouter son horloge biologique.

Sans parler de ces cas extrêmes, pourtant bien réels mais demeurant rares, la presse hebdomadaire n'en finit plus de nous faire part des naissances chez les « people » de plus de quarante-cinq ou cinquante ans. Pourtant il semble qu'aux deux âges extrêmes de la fécondité ou à un âge avancé de la vie, ces nids utérins paraissent bien fragiles sur le plan physique, psychique et éthique. Les risques de complications sont élevés malgré un utérus « fonctionnel », les stress nombreux, et de façon surprenante assez similaires aux âges extrêmes de la fécondité : prématurité, hypertension artérielle, diabète, mort maternelle, risques de malformation et d'anomalies fœtales, majorés, etc. Pour les très jeunes femmes, il existe de plus des risques spécifiques liés à ce qui fonde la grossesse : est-elle réparatrice de carences affectives ou éducatives ? Doit-elle donner un statut économique et social à la mère ? Est-elle le fait de violences ou d'un hasard ? Comment être mère et devenir mère en étant soi-même encore une enfant ?

CHAPITRE III

HABITER SON NID

Perfection, normes et performances : Mères « parfaites » confrontées à la femme du XXI^e siècle

Le devoir d'une mère est assez clair. Il faut être parfaite. Les mères nous le savons toutes, sont des figures sacrées. Ce sont des saintes, à la fois douces, aimantes et attentives, qui savent faire preuve d'abnégation. Elles sont toujours là. Leur sein est tendre, et leur patience infinie. Une mère ressemble au pélican de la légende, qui s'entrouvre la poitrine pour nourrir ses petits²⁷.

Ainsi est introduit le sujet du livre de Libby Purves, *Comment ne pas être une mère parfaite*, qui prend à contre-pied tous les manuels sur l'enfance et la maternité rédigés ces dernières décennies ; ainsi le best-seller français,

²⁷ . Libby Purves, *Comment ne pas être une mère parfaite*, Paris, Editions Odile Jacob, mai 1994.

constamment réédité *J'attends un enfant*²⁸ de Laurence Pernoud qui prétendait donner :

Les réponses d'aujourd'hui aux questions de toujours,

ou : *Comment votre corps devient maternel ?*

ou : *Les trois questions que vous vous posez : fille ou garçon ? A qui ressemblera votre enfant ? Votre enfant sera-t-il normal ?*

Des temps les plus anciens jusqu'au milieu du siècle dernier, les jeunes filles étaient destinées à se former en attendant le mariage, à des travaux ménagers ou féminins (cours d'arts ménagers), et la maternité était considérée comme l'un des devoirs principal de la femme mariée ; ainsi la dernière femme célèbre répudiée en France car stérile fut l'Impératrice Joséphine, épouse de Napoléon Premier. Dans les classes supérieures, les mères n'étaient pas obligées de veiller constamment aux besoins de leurs enfants. Les nourrices et les domestiques s'occupaient souvent de nettoyer, baigner, langer et nourrir les bébés. Comme les femmes étaient de plus mariées très tôt, cela amenait de nombreuses naissances, en moyenne huit à dix. Les femmes de milieu artisan ou paysan s'occupaient davantage de leur progéniture et la descendance était moins nombreuse que dans la noblesse, notamment du fait des maladies et des carences alimentaires. Il n'était pas toujours facile de conjuguer travail obligatoire et soins aux enfants. La maison était typiquement l'espace de la femme. Elle contrôlait le travail domestique et s'occupait de tout le reste. Cela n'a pas changé jusqu'au milieu du XX^e siècle où les demandes et besoins de l'industrialisation, les conflits mondiaux où les femmes ont pris une place importante en remplaçant « leur homme » parti au front, le droit de vote en 1946, ont modifié définitivement le rôle de la femme dans la société et donc dans la famille et l'ont faite sortir de la maison ou du « clos » familial pour aller travailler à l'extérieur et obtenir un salaire supplémentaire. Beaucoup ont par nécessité, et d'autres par choix, conciliées profession et maternité ; des concessions furent parfois nécessaires fortement influencées par les politiques familiales des différents pays. Certaines ne s'y résolurent pas comme les *working girls*, des pays anglo-saxons, pour beaucoup féministes et sans enfant. A l'opposé, en Allemagne et dans certains pays

²⁸ . Laurence Pernoud, *J'attends un enfant*, Paris, Editions Horay, 1994.

d'Europe de Nord, la femme devenue mère, et restant au foyer pour veiller à l'éducation de ses enfants, a été sacralisée, et le diktat naturaliste est tel qu'elle ne peut déceintement aux yeux de la société, poursuivre son activité professionnelle, car souvent elle ne trouvera aucun mode de garde pour ses enfants et sera de plus rejetée socialement ; elle devra également allaiter ses enfants plusieurs mois et ne trouvera que très difficilement et sur ordonnance en pharmacie du lait artificiel, ce qui est, remarquons-le, un bon moyen pour orienter un mode d'allaitement. La mère qui déroge, est appelée mère-corbeau par opposition à la mère-pélican qui se sacrifie pour sa progéniture. Cette dictature des idéologies en début de ce siècle, supportée par des politiques familiales est particulièrement détaillée dans le livre d'Élisabeth Badinter, *Le conflit, la femme et la mère*²⁹ qui met en exergue la difficulté pour une femme du XXI^e siècle d'être une bonne mère, une compagne agréable, une amante expérimentée et une business-woman compétente et autonome financièrement (pour son mari) et/ou business-woman docile et corvéable pour son supérieur... dans quatre-vingt dix pour cent des cas, masculin.

Pourtant, en plus de tout cela, il faut reconnaître que certains fœtus n'y mettent pas du leur...

Nid-objet, abri du fœtus immatériel

Depuis la nuit des temps, des enfants sont nés trop tôt ou malades. Jadis ces enfants, dits « débilés », étaient le plus souvent perdus. Les soins aux nouveau-nés sont restés longtemps l'affaire des femmes : mère, voisines, sage femme qui avaient souvent de l'expérience et du bon sens, mais manquaient d'instruction et des plus rudimentaires règles d'hygiène.

Les médecins, donc des hommes, ont pris un rôle croissant dans l'accouchement à partir du XVIII^e siècle. Un jour de 1880, le docteur Stéphane Tarnier, chirurgien accoucheur à la Maternité de Port Royal à Paris, rend visite à Odile Martin, directrice du zoo du Jardin d'Acclimatation à Paris, et découvre la salle où les poussins des oiseaux exotiques sont placés dans des incubateurs ; Ainsi, ils restent au chaud et survivent à un climat qui ne leur correspond pas,

²⁹ . Elisabeth Badinter, *Le conflit, la femme et la mère*, Paris, Editions Flammarion, 2010.

d'autant qu'ils sont privés de la couvade maternelle. L'histoire dit que c'est ainsi que l'idée vint au docteur Tarnier et que les premières couveuses pour les bébés prématurés, apparurent dans les mois qui suivirent. On avait tout à fait déterminé à cette époque que le refroidissement était l'une des causes de la mortalité des prématurés, mais leur prise en charge restait très intuitive voire confidentielle : les enfants dans les premiers temps étaient entourés de ouate de coton, et réchauffés par des bouillottes avec un air environnant à température ambiante. Dès lors ils furent mis dans des « couveuses », univers clos où l'air qui arrivait, était également chaud ; puis il s'y est associé la technique du gavage alimentaire par voie orale... et la mortalité de ces petits d'hommes chuta considérablement. Le chaud, plus facile à maintenir quand la fée électricité arriva, était non seulement synonyme de vie, mais participant et favorisant le maintien de la vie ; cependant cette chaleur était uniquement thérapeutique et palliative d'une « partie » de ce qui manquait à ces enfants, comme en témoigne le nom donné par les contemporains de l'époque, à ces premiers incubateurs : « isolettes ». Et, le docteur Pierre Budin, élève et ami de Tarnier, connu comme étant le père de la périnatalogie moderne, avait d'ailleurs noté les limites de ces couveuses dans son ouvrage qui eut un succès international, « Le nourrisson »³⁰, en insistant sur l'importance du lait maternel, de l'allaitement maternel et de l'attachement de la mère à l'enfant, qui n'étaient pas favorisés, voire même empêchés par la machine. De plus les principes hygiénistes de l'ère pasteurienne éloignèrent encore plus les parents de leur enfant à l'aide de barrières réelles (masques, calots, sur-blouses, incubateur, hublot vitré du box³¹ de l'enfant) pour des dangers potentiels, réels mais aussi virtuels. Reconnaissons cependant la puissance de la technologie qui permit de sauver bon nombre d'enfants prématurés et le génie certainement altruiste de ces précurseurs. Aussi, malgré un coût très important, des unités hospitalières de réanimation néonatale furent créées dans les années cinquante et se développèrent dans les pays industrialisés avec une technicité toujours plus importante, et des bébés pris en charge de plus en plus tôt dans la gestation, avec pour corollaire toujours, une mise à distance des parents (la technique venant suppléer la mère défaillante et protégeant l'enfant de parents qu'on voudra bien

³⁰ . Pierre Constant Budin, *Le nourrisson*, Paris, Edition originale Octave Doin, 1900.

³¹ . Box, *Dictionnaire Robert 2010*, compartiment cloisonné d'un espace partagé (ici, une unité de soins intensifs).

reconnaître bienveillants mais incompetents et porteurs de toutes sortes de germes). Une étude réalisée en Grande-Bretagne en 1979 montra que vingt pour cent des bébés de réanimation néonatale âgés d'une semaine n'avaient jamais été visités par l'un des parents. Ainsi des décennies furent nécessaires pour, non pas modifier l'ordre des priorités entre technique et maternalité (par extension parentalité vis à vis de l'enfant-fœtus ex-utero), mais les mettre au même niveau, avec des compétences non pas opposées mais différentes et surtout complémentaires. C'est la raison pour laquelle, au cours de ces vingt dernières années, les unités de réanimation néonatale se sont ouvertes aux parents et ont encouragé et favorisé la coopération de ceux-ci ; les trop « strictes » barrières hygiénistes sont tombées peu à peu au profit de recommandations à l'usage de tous, personnels soignants et parents. De nouvelles techniques non invasives, plus connues sous le nom de soins de développement sont apparues pour favoriser le développement harmonieux de l'enfant né avant terme, sans gêner sa prise en charge technique : grâce à des moyens environnementaux (limitation du bruit, de la lumière) et comportementaux (peau à peau, succion non nutritive...) et l'observation des enfants, en vue de soins adaptés et personnalisés, les phases ventilatoires et les durées de séjour en unités de réanimation ont pu être diminuées de façon significative. Ainsi, les câlins et « peau à peau » parent-bébé sont maintenant habituels et font partie de la prise en charge thérapeutique, comme une couvade ou un maternage trop précocement interrompu, mais le tableau est presque trop idyllique et il s'agit en fait d'un programme néonatal individualisé d'évaluation et de soutien au développement, très codifié, plus connu sous le nom de NIDCAP³², acronyme surprenant de *Newborn Individualized Developmental Care and Assessment Program*. Ce programme bien qu'imparfait, nous choisissons de façon très personnelle de l'appeler par une métaphore signifiante « CAP sur le

³². Le programme NIDCAP a été conçu et développé par Heidelise Als, PhD et ses collaborateurs, à la Harvard Medical School (Boston, USA). Le NIDCAP est un programme d'intervention précoce destiné à l'enfant né avant terme basé sur des observations régulières du comportement. Chaque observation détaille le comportement du nouveau-né, ses points forts et ses difficultés ainsi qu'un résumé de l'histoire médicale. A partir de cette observation, des recommandations pour les soins et l'environnement en néonatalogie sont effectuées. Une guidance et un soutien sont apportés aux parents pour les aider à comprendre le comportement de leur enfant. Le NIDCAP renforce les relations entre les parents, les soignant et l'enfant.

NID » ; il constitue une réelle avancée dans la prise en charge des enfants prématurés et fragiles, et il montre que le re-vitalisme, la ré-animation de ces bébés ne passent pas uniquement par de la technicité pure, c'est-à-dire de l'outillage (cathéters, pompe à chaleur, etc.) et des ingrédients (oxygène, nutriments, calories, etc.) mais aussi par l'observation, le toucher relationnel, la limitation des stress, l'appivoisement, l'intuition, tous ces éléments, fruits de notre responsabilité individuelle ou collective de parent en puissance. On est plus dans la *tekhnè*, qui va favoriser des processus maturants chez cet enfant, que dans la technique ; cependant la technique scientifique, la *gestell* d'Heidegger, est présente et encadre le processus qui appartient à un programme, qui a des codes très précis et demande un apprentissage rigoureux assorti d'une certification de bonnes pratiques, rendant cet agir tout en mimétisme du nid, très artificiel. C'est ainsi que, bien que les résultats de ce programme soient très positifs à bien des points de vue,

- pour l'enfant prématuré avec une diminution des complications médicales et une amélioration des scores de développement (moteur, cognitif, etc.) mais ceci, uniquement pendant les deux premières années.
- pour les parents, avec une plus grande autonomie dans la prise en charge de leur bébé et une réassurance sur leur compétence.
- pour les professionnels de santé, avec une meilleure satisfaction et une amélioration de l'environnement de travail.
- pour le système de santé, avec une diminution des coûts d'hospitalisation.

Force est de constater que malgré cela, un enfant issu de ce parcours et « sauvé » par cette prise en charge, n'est pas le même qu'arrivant à terme de la profondeur du ventre maternel : il semble notamment avoir perdu en route des réflexes, dits archaïques ou peut-être ne pas les avoir acquis ? Avoir un niveau de stress plus important, etc. Aucune étude ne permet de savoir actuellement, si ces différences persisteront plus tard, à l'âge adulte, indépendamment d'éventuelles séquelles motrices, neurosensorielles et/ou cognitives, liées à la prématurité. De même pour les parents, la vulnérabilité et la remise en question de leur compétence, modifient le lien actuel à leur enfant et on peut penser que cela puisse conditionner en partie les liens futurs.

Toujours aller plus loin, nous amène vers des frontières où la vie et la mort se frôlent de si près qu'on ne sait si le souffle du nouveau-né qu'on entend, sera le premier ou le dernier ! Et parce que nous parvenons à sauver des prématurés de plus en plus jeunes, certains se mettent à rêver de franchir ces frontières et de les sauver tous, en comblant tous leurs besoins et ceci en dehors du ventre de la mère quelle que soit la raison de l'exil, jusqu'à pratiquer l'ectogénèse. L'exil est le plus souvent actuellement « forcé », mais des dérives actuelles concernant la gestation pour autrui dans les pays d'Europe de l'est ou dans certains états des Etats-Unis, nous font envisager des exils librement consentis ou choisis par les femmes : celles qui ne peuvent pas porter d'enfant parce qu'elles n'ont pas d'utérus ou parce qu'elles risquent de développer des maladies graves ou encore celles qui rêvent d'une grossesse sans gros ventre, ni vergetures, ni seins gonflés, ni jambes lourdes, ni douleurs à l'accouchement, etc. Sans compter celles qui veulent poursuivre une carrière tout en ayant des enfants. Ou encore, comme dans l'œuvre de fiction d'Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, qui nous dit : — *Les êtres humains, autrefois étaient... dit-il avec hésitation ; le sang lui affluait aux joues. — Enfin, ils étaient vivipares*³³. Dans ce roman, porter un enfant dans son ventre, ce qui fait la viviparité, est une obscénité qui fait rougir les étudiants. La sexualité y est uniquement récréative, les enfants sont conçus et se développent dans des flacons.

« Chéri, mon bocal a accouché ! », est d'ailleurs, le titre provocateur de l'article du treize juin 2011 du journal féminin *Marie Claire*, qui interrogeait sur les possibilités futures d'enfanter sans grossesse, grâce à des utérus artificiels reliés à des machines placentaires qui feraient le boulot à la place des femmes... Et qui sait ? Des hommes. Cauchemar ou délivrance ? Le scénario ne le disait pas. Mais de quelle humanité accoucherait ce bocal ?

La question des relations entre la mère et son fœtus suscite beaucoup de fantasmes et peu de certitudes, tous les fœtus ne sont pas omniscients ! Cependant de nombreux spécialistes physiologistes du développement intra-utérin du fœtus affirment que ces interactions contribuent à la capacité future de l'organisme à réagir avec son environnement. Peut-on supposer qu'un nouveau-né n'ayant pas

³³ . Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Paris, Pocket, 1977, p. 42.

entendu sa mère, ni perçu ses émotions, ni goûté la saveur unique de son liquide amniotique, ni apprécié ses contacts, soit affectivement, émotionnellement, et même intellectuellement aussi développé qu'un autre ?

Et du bocal, que va-t-il sortir ? Un bébé-manufacturé³⁴, objet de notre technicité ? Et pourquoi pas dans quelques temps, un clone humain qui aurait lui, exactement les caractéristiques espérées ? Visionnaire, le prix Nobel de médecine Joshua Lederberg³⁵ le soulevait dès 1966. Selon lui, dès que l'ectogénèse aura été acceptée, le clonage humain deviendra moins facile à condamner. C'est une idée qui est partagée par bon nombre de philosophes et de biologistes, dont Henri Atlan³⁶ qui pense que l'utérus artificiel et le clonage reproductif constituent un seuil dans la dénaturalisation de la reproduction et que franchir le premier, rapprocherait du second, car l'implantation dans un utérus naturel reste un repère qui permet de contrôler la technique du clonage.

Au commencement est la relation

L'enfant du dedans ou la rencontre de l'enfant virtuel avec l'enfant actuel : naissance de la parentalité psychique

Dans le livre, *La grossesse, l'enfant virtuel et la parentalité. Elément de psycho (patho) logie périnatale*³⁷, Sylvain Missonnier se souvient d'une réunion au Collège de France en janvier 1999 autour du grand anthropologue et ethnologue, Claude Lévi-Strauss où celui-ci, pour « imager » sa personne vieillissante (alors âgé de quatre-vingt-dix ans) se comparait à un hologramme brisé n'ayant plus d'unité mais dont chaque partie conservait cependant une représentation du tout. Il distinguait ainsi son moi réel (actuel), bien fatigué, usé, et son moi virtuel, plein de projets, de dynamisme, pétillant de vie... Et Missonnier de transposer cette double polarité de l'être vieillissant, à l'enfant

³⁴ . Philippe Descamps, *l'utérus, la technique et l'amour*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.

³⁵ . Joshua Lederberg, « Experimental Genetics and human Evolution », *Bulletin of the Atomic Scientists*, octobre 1966, p. 4-11.

³⁶ . Henri Atlan, *L'utérus artificiel*, Paris, Points, 2007, p. 89.

³⁷ . Sylvain Missonnier, Bernard Golse, Michel Soulé, *La grossesse, l'enfant virtuel et la parentalité. Elément de psycho (patho) logie périnatale*, Paris, PUF, 2004.

périnatal par la partition du moi réel, c'est-à-dire la vulnérabilité, la fragilité actuelle et du moi virtuel ou fœtus omniscient, omnipotent « enfant en puissance ». Ainsi que ce soit à l'aube de la vie ou à son coucher, cette polarité est respectée, Eros côtoie Thanatos, le nord opposé au sud, le rejoint, le moi virtuel côtoie le moi réel. Mais en prénatal, le moi virtuel, ou enfant imaginaire n'est pas dans le nid utérin, et le moi réel ou bébé actualisé du post-natal n'est plus dans le nid utérin ! Aussi, quel est l'habitant du nid humain prénatal ? Sylvain Missonnier l'appelle *l'enfant du dedans* ou embryon-fœtus des professionnels. Cet enfant du dedans se situe en psychopathologie périnatale à l'entrecroisement du bébé virtuel prénatal et du bébé réel postnatal ; ce concept n'est pas statique et va de pair avec la parentalisation qui évolue. Missonnier, dans cette anticipation parentale périnatale, voit un processus dynamique et adaptatif qu'il appelle *relation d'objet virtuel ou ROV*. Pour les parents, cette relation d'objet virtuel concerne l'ensemble des comportements, des affects et des représentations conscientes ou non, à l'égard de l'embryon puis du fœtus ; ce terme emprunté à la psychopathologie est inapproprié dans le champs lexical philosophique où il y a d'un côté les choses, d'un autre les personnes mais l'idée de relation est intéressante car elle entend que *la nidation embryon-fœtale se fait dans une nidification parentale* et donc qu'il y a interaction. Par ailleurs, ce nid relationnel serait bien utérin :

La ROV est utérine et, plus globalement, inscrite fantasmatiquement dans le processus de parentalité chez la femme mais aussi chez l'homme. Elle représente la matrice de toute la filière ultérieure de la relation d'objet. Sa caractéristique essentielle est de contenir cette genèse et d'en rendre possible le dynamisme évolutif à l'œuvre.

Ainsi cette relation d'objet virtuel serait une interface entre le devenir parent et le naître humain ; la mère utérine s'imposant comme la matrice de l'existence. Mais si cette idée de matrice universelle est séduisante, elle est ici présentée comme un moule ancestral, universalisable donc froid et impersonnel abritant un « *signifiant utérin-fœtus objet-en devenir humain* ». Il existerait alors, pour l'enfant du dedans, une uniformité culturelle, environnementale associée à une transmission intergénérationnelle : une absence d'individuation peu propice à l'hominisation voire à la personnalisation. Tout se passe comme si on considérait « le naître

humain » de façon technicienne, comme une conception³⁸, c'est-à-dire contenir l'enfant à venir en le représentant par la pensée et en le formant biologiquement. Mais Missonnier tempère cet aspect en nous disant que *la ROV mériterait d'être étudiée à travers le prisme de la théorie de l'attachement*, ce qui bien sûr est moins universalisable, plus personnel, et différencie alors les nids prénataux possibles et en attribue pour une part les qualités, mais pas toutes ! En effet l'attachement appartient au domaine des sentiments et nous savons que chez certains animaux domestiqués depuis des millénaires, une sorte d'attachement existe bel et bien, pouvant dans certains cas être rapporté à l'instinct mais pas obligatoirement.

Ainsi cette approche extrêmement étayée est très intéressante mais ne représente pas pour nous parfaitement l'Idée de nid humain prénatal, car il lui manque une autre dimension qui le rend spécifique, unique et par conséquent irremplaçable.

L'apprivoisement materno-fœtal

C'est alors qu'apparut le renard :

- *Bonjour, dit le renard.*
- *Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.*
- *Je suis là, dit la voix, sous le pommier...*
- *Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...*
- *Je suis un renard, dit le renard.*
- *Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...*
- *Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.*
- *Ah ! pardon, fit le petit prince.*

Mais, après réflexion, il ajouta :

- *Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?*

[...]

³⁸ . A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1995.

- *C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens...»*
- *Créer des liens ?*
- *Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...*

Certainement trop souvent cité, ce texte sur l'apprivoisement est extrait de l'œuvre d'Antoine de Saint Exupéry, *Le Petit Prince*³⁹. Interrogeons-nous sur les raisons de cet engouement et le parallèle que nous souhaitons établir avec la maternité utérine : en premier lieu le style narratif et poétique du dialogue entre le héros-enfant et un autre protagoniste qui diffère à chaque chapitre nous incite à nous transporter dans la candeur de l'enfance et de ses questions naïves et souvent fondamentales. Nous remarquerons que la grossesse est une période particulière de la vie où les psychanalystes parlent de transparence psychique⁴⁰ maternelle, et la quête de sens refait surface en interrogeant notamment des valeurs qui sont des valeurs de transmission intergénérationnelle à la fois unique, et propre à la diade mère-fœtus et à son histoire familiale, mais aussi universalisable, selon un mode propre à telle ou telle autre société. Ici dans la rencontre avec le renard, rien ne lie les personnages, pas même un lien génétique ; c'est une rencontre qui, bien qu'incertaine et rare (dans le désert), a pu être désirée, voire espérée, comme une maternité. Mais le désir ne crée pas le lien, il peut certes le favoriser mais seule, la rencontre jour après jour, à la même heure qui est l'heure de la rencontre avec le Petit Prince mais qui serait une autre heure pour un autre héros et qui rend compte du caractère unique et particulier de chaque rencontre et de son aspect non interchangeable fait partie du tissage relationnel jour après jour, propre à cette

³⁹ . Antoine de Saint Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Editions Gallimard, 2000, p. 68.

⁴⁰ . « Au cours de la grossesse, une transparence psychique particulière permet à des fantasmes préconscients ou inconscients et à des éléments du passé de se représenter. La femme enceinte est ainsi en contiguïté avec le bébé qu'elle a été autrefois. L'objet interne est actualisé par la grossesse. », Monique Bydlowski, « Le regard intérieur de la femme enceinte, transparence psychique et représentation de l'objet interne », *Devenir*, 2001/2, Vol. 13, p. 41-52.

relation et crée le contexte propice à l'apprivoisement. Cet apprivoisement est un mode de relation qui ne s'établit pas spontanément, qui est voulu, au moins par l'un des protagonistes et qui demande un apprentissage relationnel, une connaissance de l'autre, une connaissance de soi, ce lien qui se crée va durer dans le temps. Comme beaucoup de liens, de cordes, il est formé par de multiples filaments savamment tressés. Cet apprivoisement est indépendant de l'amitié, de l'amour bien qu'ils puissent y être associés. Il y a certainement de l'apprivoisement mutuel dans la relation mère-fœtus et cet apprentissage relationnel précoce va venir s'inscrire dans le cerveau en formation de ce petit d'homme, mais aussi dans celui de la mère utérine.

Un parcours initiatique qu'on peut difficilement imaginer au sein d'un utérus artificiel.

Fœtus ex-vivo : parentalité nouvelle ?

Avant de parler de parentalité nouvelle, interrogeons-nous sur le sens, ou plutôt les sens actuels de ce mot ; en effet, en France et en Europe, parentalité et relation de couples ne se superposent pas : il existe classiquement des parents officiels et biologiques, mais aussi des parents officiels mais non biologiques (don de gamètes, adoption ; c'est un parent légal qui a reconnu un enfant ou parent adoptif), ou encore le parent social, c'est-à-dire la personne qui se comporte comme parent sans avoir le statut de parent légal (par exemple, le beau-parent) et la coparentalité qui correspond à un projet de parentalité entre un homme et une femme, dont l'un au moins est homosexuel, et leurs partenaires éventuels. L'homoparentalité qui désigne le lien de droit ou de fait d'un enfant à un couple homosexuel n'est pas reconnue par le droit français. Ce qui n'est pas le cas dans d'autres pays européens ; en 2008, la France a été condamnée par la Cour Européenne des Droits de l'Homme pour discrimination sexuelle en raison du refus d'un Conseil Général de délivrer un agrément en vue d'une adoption à une personne homosexuelle. Depuis, les Conseils Généraux se conforment à cette jurisprudence comme en témoigne la notification d'agrément pour adoption délivrée à une jeune trentenaire s'étant déclarée homosexuelle en juillet 2011.

Il est intéressant de souligner que la conception actuelle de la famille, que l'on appelle « famille nucléaire » : un homme, une femme et leurs enfants, est une conception développée il n'y a que trois cents à quatre cents ans dans la société occidentale et qu'au Moyen Age en occident, un modèle de famille élargie qui comprenait aussi les oncles, les tantes, les grands-parents et parfois les amis existait. Par ailleurs, dans certaines régions du monde (Asie du sud-est, Afrique), la notion de parentalité et de parents en charge d'enfants est également plus large avec, là-aussi, des notions de tante-mère, d'oncle-père, ou de parent moral liés à une représentation symbolique ou à une autorité déléguée par la collectivité. En Europe occidentale, actuellement, la croissance exponentielle des familles recomposées souligne que la notion de famille évolue rapidement. Il restera à inventer une parentalité nouvelle pour de futurs enfants conçus et développés ex-vivo. Mais, s'il ne répondent pas aux attentes de leurs « parents », seront-ils toujours considérés comme des enfants avec les mêmes droits et statuts que les autres conçus classiquement ou connaîtra-t-on un renversement de la norme à la manière de *Bienvenue à Gattaca* ou *Le meilleur des mondes* ? Il est difficile d'en mesurer toutes les conséquences notamment sur les enfants, mais aussi sur les rapports de sexes et sur ce qui définit la maternité. En effet la proximité physique entre la mère et l'enfant créée par la grossesse et l'épreuve de l'accouchement n'existeront plus, ce qui fait dire à Henri Atlan que *la maternité dans les conditions d'une ectogénèse deviendrait très proche de la paternité*. Les hommes et les femmes seraient désormais égaux face à la fonction de reproduction⁴¹.

Homme-objet, corps-machine

Comment comprendre ce morcellement du corps ? Un individu réduit à une fonction d'organe : une donneuse d'ovocytes, une gestatrice, le donneur multi-organes, le greffé, etc. On est bien loin d'Aristote qui faisait la distinction entre les êtres animés et les êtres inanimés, grâce à l'âme ; du latin *anima*, souffle, principe vital qui se manifeste à travers les différentes activités que sont la nutrition, la sensation ou l'intellection. Le vivant et donc l'homme, était un tout,

⁴¹ . Henri Atlan, *L'utérus artificiel, op. cit.* , p. 123.

qui se différenciait de l'inerte par une dynamique interne, par une autonomie de fonctionnement qui servait à maintenir la vie de l'individu comme de l'espèce. La vie semblait être à elle-même sa propre finalité : c'est ce que Kant a nommé la « finalité interne ». La vie veut vivre : tout dans l'être vivant semble tendre vers cette fin.

Mais il était tentant devant l'harmonie des différentes parties d'un être vivant d'essayer de justifier l'existence des organes par la nécessité des fonctions à remplir, et non l'inverse, en faisant comme si l'idée du tout à produire guidait la mise en place des organes ; ainsi la biologie, science de la mort et non celle de la vie puisque disséquant et détruisant le vivant pour mieux comprendre son mécanisme, nous amène en plein paradoxe. Mais c'est Descartes⁴², en premier qui a fondé l'entente mécaniste du vivant : il s'agissait de le comprendre non plus à partir des fins imaginées mais à partir des causes constatables ; ce qui a eu pour conséquence de réduire le fonctionnement du corps vivant à un ensemble de mécanismes physiques et chimiques, finalement peu différents de ce qui se passe pour le corps ou l'objet inerte ! Cette mécanique du vivant est certainement une perversion du projet cartésien, mais cela fonde malheureusement les rapports de l'étude de l'homme en tant qu'être vivant, vu à travers le prisme de l'homme-machine qui est un homme morcelé comme la créature du docteur Frankenstein ; le terme machine vient d'ailleurs du grec, *mèchané*, et signifie ruse : l'homme-machine est une ruse contre la nature, un leurre qui sert de modèle à la science, mais ce n'est pas l'homme. La biologie étudie l'homme comme elle étudierait le mécanisme d'une montre. Il est donc logique que tout soit interchangeable d'homme à homme s'il n'y a rien d'autre que la fonction qui fait la vie. Aussi peut-on craindre que la biologie moderne en se rapprochant de plus en plus de la biochimie, perde son objet : la vie ! Où se trouve la vie dans une molécule d'ADN ?

Malgré tout, cette vision purement mécaniste tend à se restreindre chez les biologistes les plus éminents qui considèrent maintenant le vivant, comme un sujet ouvert à un milieu avec lequel il est en constante interaction. Et comprendre le vivant, ce n'est plus le disséquer ou l'analyser, mais établir les relations dynamiques qu'il entretient avec son environnement comme le fœtus dans l'utérus

⁴² . René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, GF Flammarion, 2000, cinquième partie, p. 77.

maternel et comme la mère qui porte non pas « un » enfant mais toujours « son » enfant puisque c'est elle qui le porte et que les échanges biologiques, l'expérience et les relations vécues ensemble sont non universalisables et font appel, nous le reverrons à sa responsabilité de mère. Une machine n'a pas de responsabilité, c'est l'homme qui crée la machine qui est responsable. Une mère n'est pas une machine, n'est pas un utérus, n'est pas une gestatrice, c'est une mère qui peut parfois confier son enfant à d'autres pour qu'ils l'élèvent et consentir alors, à l'abandon de ses droits parentaux.

Le vivant, comme principe universel, ne peut être considéré comme un simple objet technique, non parce que l'analogie est absurde, sur le plan technoscientifique mais parce que la confusion est dangereuse pratiquement et moralement.

CHAPITRE IV

CONCEPT DE CHALEUR ETHIQUE OU DIMENSION SINGULIERE DU NID HUMAIN PRENATAL

Après avoir envisagé tous les nids prénataux actuels, ou possibles pour demain, même les plus improbables, les plus détournés, nous pressentons leurs limites et l'inconfort qu'ils occasionnent, leur dangerosité potentielle pour notre humanité future. Heidegger nous dit, *on pense comme on habite*⁴³, notre maison serait le reflet extérieur de notre habitat intérieur ; mais si le nid est d'emblée, inconfortable, inapproprié, voire dangereux, quel type de poussin en sortira ? Il est impossible de répondre actuellement à cette question, seules nos craintes animent nos débats, à condition de prendre conscience des modifications de notre agir sur le déterminisme ontologique du genre humain et de leurs conséquences possibles.

Partons d'un postulat, qui est l'une des références actuelles de notre société : la mère est celle qui porte l'enfant en son sein et qui accouche. Ainsi, en utilisant cette métaphore du nid humain prénatal, on ne saurait entendre autre chose que le nid utérin maternel et, le droit français, comme la *phusis* et le « bon

⁴³ . Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 193.

sens » commun, ne s'y trompent pas. Mais à l'heure où tout est déterminé par nos gènes, et que le désir des uns devient un droit qui s'impose à tous, et grâce à l'alliance d'une technique déchainée, le législateur, la nature, la doxa seront-ils suffisants pour garantir et définir la maternité ? Certainement pas, face aux enjeux socio-économiques de demain, au morcellement, voire à l'éparpillement du corps humain, à la perte de repères simples tels les cadavres qui sont maintenant chauds et les embryons froids ou plutôt congelés, à qui se fier ? Nous devons donc creuser et retrouver ce qui fonde notre nid prénatal, ce qui le rend si particulier, si unique à chaque être humain et inimitable par la technique car du ressort d'un corps qui pense, d'un corps qui ressent, d'un corps qui agit, d'un corps qui est en relation, d'un corps qui crée ; ce corps-là n'est pas un corps contingent, c'est un corps maternel éthiquement chaud : de la chaleur qu'aiment les enfants, de la chaleur qui maintient la vie, de la chaleur qui anime une âme.

Cette chaleur du nid utérin prénatal dépasse le domaine des sensations, et ne traduit pas seulement un processus biologique, ou la qualité des échanges en psychologie materno-fœtale précoce. Elle est une valeur en soi, une valeur éthique qui n'existe que dans les grossesses utérines et nous semble reposer sur un trépied : l'intuition qui est le fait du singulier, de la mère ; la responsabilité qui est singulière et universalisable ; et l'appropriation qui est le résultat d'un échange, d'une relation avec un autrui, le fœtus, le futur enfant : il s'agit d'un tissage relationnel. Cette « chaleur éthique » du nid utérin prénatal est basée et doit être basée sur des valeurs communes et partagées par toutes les cultures ; en effet, le relativisme qui accepte que chaque culture définisse pour elle-même ses normes et ses règles, fait le nid de l'artifice. Nous pensons trouver dans le nid prénatal utérin de l'homme, c'est-à-dire, le nid « par nature », un cœur de valeurs universalisables.

Intuition

La première de ces valeurs nous paraît être l'intuition car immédiate ; elle vient du latin *intuitus*, qui signifie voir à l'intérieur ; la même structure étymologique se retrouve dans *einsicht* en allemand et dans *insight* en anglais, qui peut être traduit par perspicacité. Cette intuition est le fait de la mère mais peut

être aussi, comme nous le verrons, le fait de son fœtus. Elle doit être distinguée de l'instinct, propre aux animaux et dont les scientifiques et pédiatres des années soixante-dix et quatre-vingt, nous ont « rabattus les oreilles » pour placer leur théorie de l'attachement (de l'enfant à sa mère) et la théorie du lien « *bond* » (de la mère à son enfant, qui existerait uniquement dans les premières heures qui suivent la naissance). Ainsi Elisabeth Badinter⁴⁴ reprend pour mieux critiquer les arguments de l'époque :

En conséquence, sauf aberration culturelle, elles doivent nouer avec leur bébé un lien automatique et immédiat par l'action d'un processus neuro-biologico-chimique. Si tel n'est pas le cas, il faut s'en prendre à l'environnement ou s'inquiéter de déviations psychopathologiques.

Il n'est pas besoin d'être féministe pour voir dans ce prétendu instinct maternel, le primate bonobo, dans le meilleur des cas, ou la vache avec son veau « sous la mère » qui sommeille dans toutes femmes ? D'ailleurs l'adage populaire ne dit-il pas que les femmes sont gouvernées par leurs sens et leurs hormones ! L'étymologie du mot instinct vient du latin *instinctus* « impulsion » qui est une tendance innée et puissante commune à tous les êtres vivants ou à tous les individus d'une même espèce ; Bergson dans *L'évolution créatrice* la définit comme une faculté naturelle d'utiliser un mécanisme inné et l'oppose à l'intelligence qui est la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés⁴⁵. Donc l'intelligence est aux hommes ce que l'instinct est aux animaux : une forme d'adaptation au réel. Et il n'y a rien d'instinctif, et depuis longtemps, dans le lien qui unit ou pas, une mère à son enfant mais il y a une connaissance intuitive qui associe intelligence et sensibilité.

D'ailleurs dans le langage philosophique, le mot intuition s'organise principalement autour de trois définitions exposées par Descartes, Kant et Bergson. Descartes pense que la raison a des intuitions, ce qui veut dire que l'intuition est la conception claire et immédiate d'une idée par l'esprit : elle est donc purement intellectuelle, non sensible ; pour Kant, dans *La critique de la raison pure*, la seule intuition possible pour l'homme, est empirique et sensible,

⁴⁴ . Elisabeth Badinter, *Le conflit la femme et la mère*, Flammarion, *op. cit.* , p. 69.

⁴⁵ . Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2008, p. 141.

car il part du principe que cette intuition est la manifestation de la réceptivité de la sensibilité, en conséquence elle ne peut contenir que *la manière dont nous sommes affectés par des objets*. Bergson lui, la définit comme la connaissance directe de l'esprit par l'esprit, comparable à un instinct supérieur mais *un instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir jusqu'à l'infini*⁴⁶ et est donc susceptible de révéler ce que les êtres sont au-dedans d'eux-mêmes : *l'intuition est une sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable, ce qui est en dehors de la raison ; en cela il rejoint Pascal pour qui l'intuition est de l'ordre de cet instinct supérieur qu'il appelle le cœur, *c'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison*⁴⁷, le cœur ici n'est pas une affectivité, ou une sentimentalité mais un pouvoir d'intuition et tous deux reconnaissent à l'esprit ce pouvoir de sentir par le cœur. Saint Exupéry l'a exprimé de façon poétique et l'a rendu populaire en faisant dire à son renard : *on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux*⁴⁸. Tellement invisible, que lorsque Meriem est arrivée ce matin-là à la consultation, accompagnée de l'infirmière scolaire, personne ne pouvait se douter, ou presque, qu'un passager clandestin pourtant déjà âgé de sept mois se cachait derrière un sweat trop grand. Meriem, 16 ans, ne se sentait pas bien et à la faveur d'une observation attentive et bienveillante de l'infirmière scolaire et d'une ou deux phrases réconfortantes, avait accepté de venir à la consultation. Elle était là, maintenant quasi-mutique, hostile et bien des mots furent nécessaires pour essayer de l'appivoiser et qu'elle accepte de dévoiler pudiquement son ventre ; celui-ci présentait bien quelques rondeurs adolescentes, peut-être un début de grossesse ? En retour un regard noir, un haussement d'épaules : *je ne suis pas enceinte ! Je ne peux pas être enceinte !* De nouveau, mutisme et adolescente « asociale » dans toute sa splendeur. Ah, terrible technique que l'échographie qui fait une image de l'invisible : sept mois ! Il était là bien caché, et pourtant aucun signe extérieur ou presque. L'examen se termina aussitôt, sans aller plus loin dans l'étude morphologique du fœtus tant la stupeur et le malaise de l'adolescente étaient saisissants, voire préoccupants. Dix jours plus tard, c'est une autre Meriem

⁴⁶ . Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, op. cit. , p. 178.

⁴⁷ . Pascal, *pensées et opuscules*, Hachette, pensée 278, p. 458.

⁴⁸ . Antoine de Saint Exupéry, *Le petit prince*, op. cit. , p. 74.

accompagnée d'une éducatrice qui vint à la consultation ; toujours très immature, mais son visage n'était plus figé, et sa parole plus libre. Il lui arrivait de sourire mais elle se renfrognait aussitôt quand elle se sentait observée. Ah, magnifique technique que l'échographie, en ce dixième jour de grossesse où Meriem m'interrogeait sur cet enfant qu'elle voyait et qu'elle sentait bouger en même temps dans son ventre et sur l'écran, le faisant devenir un autre qu'elle, et le faisant sien : son enfant. Et, il fallut à la manière de Descartes, constater que nos sens étaient trompeurs : hier son ventre et son être taisaient toute maternité et dix jours d'une connaissance raisonnée, sensible et intuitive avaient suffi pour rattraper sept mois de grossesse, et son ventre rond me disait aujourd'hui qu'elle accoucherait bientôt ! Ainsi cette intuition de la mère qui peut être absente dans les dénégations ou déni de grossesse est l'un des fondements de ce qui fait la qualité du nid humain prénatal. C'est l'intuition selon la conception de Bergson, en ce qu'elle est une connaissance par lien affectif direct avec l'objet ou l'être, une connaissance par communion, par participation du connaissant et du connu et donc ici de la mère et du fœtus qu'elle porte ; elle permet la pénétration dans l'intériorité profonde de l'autre être, et il est aisé de voir que cette intuition, ainsi dessinée et pressentie, ne peut convenir à toute espèce d'objet et surtout à la connaissance scientifique, ce qui la rend « inexportable » dans un utérus artificiel.

Cette intuition dépasse le lien de la mère à l'enfant qu'elle porte, pour interroger et donner jour à une intuition d'une transmission transgénérationnelle de valeurs, de savoirs, de culture, d'histoire. D'ailleurs les premiers auteurs de sociologie (Durkheim, Comte, Piaget, Tarde) ont observé que « l'être social » transmettait de génération en génération son langage, son savoir, ses idées, ses goûts, ce qui fonde, en quelque sorte, la société. La famille et surtout la mère, pendant la vie intra-utérine, en sont le rouage essentiel puisqu'elles favorisent par l'intuition qu'elles en ont, cette transmission et permettent les interactions permanentes, réelles ou imaginées, entre les générations. En sociologie, le concept de transmission est en étroite relation avec le concept de socialisation selon Durkheim, qui considérait que le renouvellement de l'existence de la société de génération à génération devait se réaliser par le moyen de l'éducation⁴⁹. Pour lui,

⁴⁹ . Durkheim, *Education et sociologie*, Paris, PUF, 1968, p. 36.

la socialisation s'opérait dès la naissance, mais nombreux sont ceux qui actuellement l'envisagent bien avant la naissance pendant la vie intra-utérine. Pour lui, la famille transmettait non seulement un héritage matériel, mais aussi un héritage culturel. Elle transmettait les valeurs, les vertus et les compétences qui fondaient l'appartenance à une classe. En d'autres termes, la famille et la mère utérine bien avant, transmettent l'*éthos*, c'est-à-dire les attitudes qui sont les expressions de systèmes de valeurs morales, religieuses et politiques implicites ou explicites. Cette idée de transmission transgénérationnelle et sa problématique dans les procréations artificielles d'aujourd'hui sont reprises par Françoise Héritier, notamment lors des discussions concernant la révision des lois de bioéthique en 2011 à propos de la gestation pour autrui.

Mais l'intuition appartient aussi certainement au fœtus envers sa mère utérine. Pourtant rien, hormis notre imagination ou la sensibilité exacerbée d'une femme enceinte, ne peut nous faire penser que les fœtus soient omniscients ou débordants d'amour pour leur mère utérine. Cependant les psychologues depuis longtemps interrogent ce lien prénatal précoce et ses possibles répercussions sur l'être humain en devenir : ainsi Françoise Dolto, dans son livre *Le féminin*⁵⁰ se posait la question suivante : *l'amour serait-il une intuition conservée de notre époque archaïque de vie charnelle fœtale ou intuition de notre vie de nourrisson ?* Comme Benoit Bayle, il nous semble que *la grossesse est le théâtre d'un processus « intersubjectif », [...]. L'embryon n'a pas encore accès au « je », selon l'hypothèse que j'ai choisie de l'absence de conscience embryonnaire, mais il est un « il », une présence humaine d' « être » capable de transformer autrui*⁵¹. Le lien scellé par le fait de porter un enfant, dépasse le biologique, l'affectif et le socioculturel ; ce lien pour l'enfant et l'adulte qu'il sera, est son identité et son histoire. Et cette histoire, cette identité constituent l'intuition fœtale qui se révélera ultérieurement, ce qui est étayé par de nombreuses observations cliniques en psychopathologie.

⁵⁰ . Françoise Dolto, *Le féminin- 5*, Paris, Gallimard, 1998.

⁵¹ . Benoit Bayle, *À la poursuite de l'enfant parfait – L'avenir de la procréation humaine*, Paris, Editions Robert Laffont, 2009, p. 230-231.

Responsabilité

Si l'intuition est bien première, elle ne peut fonder à elle seule, le nid prénatal, ni le garantir face à sa vulnérabilité. Nous devons déceler cette valeur complémentaire, universalisable, et indépendante de toute affectivité. Au respect qui est intrinsèque et donc non caractéristique du nid humain prénatal, nous privilégions la responsabilité au sens Jonassien et nous partons de son livre *Le principe responsabilité*, publié en 1979, où Hans Jonas souhaite nous faire prendre conscience des menaces que font peser sur l'humanité, les nouvelles formes de « l'agir humain » : il prend l'exemple de la nature, qui fut longtemps une figure de la toute puissance, et qui est aujourd'hui vulnérable et dont la préservation est à la merci de nos pratiques. Jonas fonde sa nouvelle éthique sur le principe responsabilité dont les bases sont la peur pour la perpétuation et l'avenir de l'humanité. Il prend d'ailleurs l'exemple de la responsabilité parentale envers le nouveau-né qui est l'archétype de tout agir responsable⁵². Lorsqu'il nous dit que *consentir à cette prise en charge était contenu dans l'acte de procréation*⁵³, cela sous-entend que ce comportement est d'abord de l'ordre de l'instinctuel et pourrait être abordé selon une approche phénoménologique, qui serait néanmoins réductrice s'il n'était pas abordé là, l'origine du principe responsabilité et son essence, la vulnérabilité ; ce n'est plus seulement l'humain comme tel, le nouveau-né qui doit susciter notre préoccupation, mais au-delà de l'humain, la vie elle-même. Ainsi au cœur de l'enfant qui vient de naître s'affirme un devoir-être, mais le nourrisson ne peut, laissé à lui-même, survivre car c'est un être vulnérable, exposé fortement à la menace du non-être. Son devoir-être, c'est à dire en premier lieu sa survie dépend d'un devoir-faire de ses parents. La responsabilité des parents est une réponse à cet appel de l'être qui s'exprime à travers le souffle fragile de l'enfant. Mais cette responsabilité dépasse la sphère parentale et Jonas nous suggère qu'elle s'impose à nous tous : elle fait appel au « devoir-faire » des autres. Et c'est une obligation irrécusable qui vient de la promesse téléologique contenue dans l'être en devenir⁵⁴ : Jonas pense en effet un

⁵² . Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, Champs essai, 1995, p. 250.

⁵³ . *Idem*, p. 257.

⁵⁴ . *Id.*, p. 257.

empiètement nécessaire du futur sur le présent, c'est à dire une éthique qui ne se réduit pas au champ de la contemporanéité mais contient un impératif vis à vis de ce qui n'est pas encore ou qui est seulement une promesse : il s'agit donc d'une éthique du futur pour aujourd'hui !

De plus cet impératif, cette obligation ont une nature différente de ce qui les fondaient autrefois et c'est également en ce sens qu'il s'agit d'une nouvelle éthique car elle ne se fonde pas sur l'idée de réciprocité : nous n'avons pas de devoirs à l'égard d'êtres seulement potentiels, hormis peut-être les parents ! Il s'agit d'une obligation non-réciproque envers des êtres potentiels.

Par ailleurs *le devoir-être immanent du nourrisson qu'il proclame à chacun de ses souffles*⁵⁵ soutient la thèse de Jonas que l'être fonde le devoir-être : l'exigence d'être est ici de nature éthique. La valeur fondamentale est donc la supériorité de l'être sur le non-être et cette supériorité nous oblige ; dans cet exemple, le nouveau-né et sa respiration (signe de vie) par son dénuement et sa faiblesse nous créent une obligation irréfutable de lui venir en aide. Et cette responsabilité dont nous parle Jonas vis à vis de cet être en promesse qu'est le nouveau-né, est celle de la mère utérine qui a la connaissance intuitive de porter un être avant même qu'elle en ait fait son enfant. C'est en premier lieu une obligation, une responsabilité universelle et non réciproque, on pourrait dire une responsabilité « d'espèce » qu'elle accepte ou non si elle décide d'interrompre volontairement sa grossesse avant quatorze semaines ; et cela devient ensuite, une responsabilité vis-à-vis de son enfant.

L'œuvre de Jonas est intéressante pour appréhender cette valeur essentielle qu'est la responsabilité dans l'engendrement ; elle constitue la première tentative philosophique pour penser la situation actuelle de l'homme marquée par une inédite vulnérabilité et penser le principe responsabilité, et son corollaire en politique, le principe de précaution. Mais le concept de Jonas peut s'avérer insuffisant voire dépassé par le contexte actuel d'instrumentalisation de la procréation et d'externalisation possible de cette procréation hors être humain et donc peut-être, hors responsabilité : ainsi sans garant, le futur enfant ne risque-t-il pas d'être « jetable » ?

⁵⁵ . Hans Jonas, *Le principe responsabilité, op. cit.* , p. 257.

Apprivoisement

L'intuition première, la responsabilité seconde ? Certes ! Mais ce nid est encore bien aseptisé comme un berceau d'hôpital sécurisé, sans couleur, sans parfum de mère, sans bruits familiers, sans... apprivoisement, sans tissage de liens uniques, jour après jour, heure après heure. L'apprivoisement n'est pas une valeur en soi, c'est plutôt une idée qui a de la valeur, et une importance fondamentale dans la reconnaissance de ce qu'il y a de particulier, d'unique dans la relation qui s'établit entre deux êtres, de façon non immédiate mais au contraire raisonnée et construite ; ces deux éléments garantissant une certaine pérennité à cette relation. Il n'est pas possible hors déni de grossesse, hors gestation dans un corps mort, hors pathologie psychique maternelle, qu'une mère « bonne ou mauvaise », qu'une gestatrice (mère porteuse) n'établissent pas des liens spécifiques et durables avec l'enfant porté qu'il soit génétiquement le leur ou pas. Cet apprivoisement fait partie et concourt à la chaleur éthique du nid utérin et s'oppose à la sauvagerie du nid artificiel dans un monde froid. La sauvagerie s'entend ici dans le sens de mœurs, de pratiques sauvages et s'oppose à ce qui a construit, pas à pas, nos civilisations. Kant nous dit :

La discipline nous fait passer de l'état d'animal à celui d'homme. Un animal est par son instinct même tout ce qu'il peut être ; une raison étrangère a pris d'avance pour lui tous les soins indispensables. Mais l'homme a besoin de sa propre raison. Il n'a pas d'instinct, et il faut qu'il se fasse à lui-même son plan de conduite. Mais, comme il n'en est pas immédiatement capable, et qu'il arrive dans le monde à l'état sauvage, il a besoin du secours des autres. [...]

La discipline n'est donc que l'apprivoisement de la sauvagerie⁵⁶.

Ainsi Kant pense que l'enfant qui vient au monde, et nous dirions également l'embryon, le fœtus, en espérant ne pas trahir sa pensée mais lui donner un champs plus vaste correspondant à notre savoir du XXI^e siècle, arrive à l'état sauvage, donc presque animal et c'est l'éducation, la discipline, les relations et les interactions permanentes qui constituent l'apprivoisement de ce petit être et le

⁵⁶ . Emmanuel Kant, *Propos de pédagogie*, La pléiade Tome III.

soumettent aux lois de l'humanité. Mais quelle est la frontière exacte entre l'état animal et l'état humain ? Depuis les temps les plus anciens, cette énigme a préoccupé les hommes, et de nombreux récits mythiques ou historiques se rapportent au thème de l'enfant sauvage et ceci dans toutes les cultures. Au Moyen Age, l'empereur allemand Frédéric II de Hohenstaufen chercha à savoir quelle sorte de langage adopteraient des enfants élevés sans jamais parler à qui que ce fût ; pour ce faire il eut recours à des nourrices muettes qui ne devaient leur donner que des soins « vitaux ». Il voulait savoir s'ils parleraient l'hébreu, le plus ancien des langages, ou le grec, le latin ou la langue des parents dont ils étaient issus. Mais il œuvra pour rien, car tous les enfants moururent... En effet, ils ne pouvaient pas survivre sans les visages souriants, les caresses et les paroles pleines d'amour de leurs nourrices. Une histoire plus récente, celle des enfants des orphelinats de Roumanie, révélée dans les années quatre-vingt-dix, où le taux de mortalité, de débilité et d'arriération mentale particulièrement et dramatiquement important, a montré l'importance du partage, de l'interaction relationnelle et de l'affectivité dans le développement intellectuel, psychique ainsi que, mais de façon plus inattendue dans le développement physique des enfants. Cette relation que nous appelons apprivoisement, est une connaissance de l'autre, non intuitive, qui se construit progressivement et qui apparaît comme fondamentale pour lier dans la pérennité, l'intuition et la responsabilité, propres au nid prénatal utérin : nid de l'homme par nature. Nous postulons ainsi que cet apprivoisement est au tout début, intra-utérin, et qu'il se poursuit plus tard grâce à l'amour, l'éducation, et la discipline, chère à Kant ; pendant la grossesse, les techniques d'haptonomie utilisent ce concept pour aider et favoriser la communication entre l'enfant du dedans et ses parents, mais sans avoir une connaissance particulière de ces techniques, la plupart des parents « s'amuse » dès le deuxième et surtout le troisième trimestre de la grossesse avec leur fœtus en le « gratouillant », en repoussant un petit pied qui pointe, en lui parlant, en chantant, en le berçant. Et dès la naissance, de nombreuses études montrent les compétences des nourrissons qui ne sont pas innées et qui ne peuvent avoir été forgées que « in-utero » : ainsi, dès la naissance, il établit des contacts avec son entourage, il reconnaît la voix de sa mère ; il communique aussi par le regard : le contact œil à œil se fait très rapidement. Mais la communication prend également des formes variées : par des postures, une gestuelle, des échanges de sourire ; l'enfant fixe préférentiellement

les visages et ceci dès la première heure de vie. Finalement il communique avec son corps et il y a ajustement postural quand on le prend dans les bras ; les caresses le calment. On peut établir un parallélisme avec l'ajustement postural permanent de l'enfant in-utero qui va s'adapter à la morphologie interne et aux contraintes maternelles (contraintes corporelles anatomiques, professionnelles, sociales, etc.), et qui va être rassuré par les caresses de l'entourage et aussi par la sensation ou plutôt la perception d'une présence, comme pour le fœtus omniscient qui nous a inspiré. Ce dialogue infra-verbal, cet apprivoisement, constitue un tremplin pour la communication ultérieure, communication dans son sens le plus large pour un accès à l'humanité de l'homme. Quels échanges, à part biochimiques, mécaniques, caloriques se produiront au sein d'un utérus artificiel, robotisé ou non : corps mort, déni de grossesse, ventre loué, etc. Si l'on se réfère à la pensée de nos prédécesseurs, cela augure d'un retour possible à la sauvagerie !

Chaleur du nid prénatal : chaleur éthique

Du latin *calor*, le mot chaleur a plusieurs sens. Il peut correspondre à un état de la matière ou de l'air qui se traduit par une température élevée ; en sciences, elle résulte de phénomènes physiques : énergie cinétique⁵⁷, dont l'augmentation se traduit par l'élévation de la température ; mais dans le domaine des sentiments et des sensations elle est comparable à la sensation que produit un corps chaud éprouvé dans des malaises physiques (bouffées de chaleur, coup de chaleur) ou encore l'état des femelles de mammifères lors du rut⁵⁸ ; mais la chaleur est aussi animation, effervescence, enthousiasme, fièvre, passion, cordialité, sympathie, etc.

Ainsi, il n'apparaît pas d'évidence que le chaud puisse engendrer de l'éthique !

Pourtant, Gaston Bachelard nous dit :

La nostalgie c'est le souvenir de la chaleur du nid, le souvenir de l'amour choyé pour le « calidum innatum » ? La poésie du nid, du

⁵⁷. Énergie cinétique, *Dictionnaire Robert 2010* : moitié de la force vive d'un point mobile de masse m et de vitesse v ($\frac{1}{2} mv^2$).

⁵⁸. Rut, *Dictionnaire Robert 2010* : période d'activité sexuelle des mammifères pendant laquelle les animaux cherchent à s'accoupler.

*bercaïl n'a pas d'autre origine. Aucune impression objective cherchée dans les nids le long des buissons n'aurait jamais pu fournir ce luxe d'adjectifs qui valorisent la tiédeur, la douceur, la chaleur du nid. Sans le souvenir de l'homme réchauffé par l'homme, comme un redoublement de la chaleur naturelle, on ne peut concevoir que des amants parlent de leur nid bien clos. La douce chaleur est ainsi à l'origine de la conscience du bonheur. Plus exactement, elle est la conscience des origines du bonheur*⁵⁹.

Ici, la chaleur du nid de Bachelard est métaphorique et prend une dimension philosophique, éthique. Elle est conscience, et intuition ; il lui est associé le concept de bonheur. Ainsi, le nid a toujours été associé à l'idée de chaleur, la chaleur associée à l'idée de vie, de bonheur, de bien-être, de confort. Il est amusant de constater qu'aujourd'hui, on découvre, on enlève les couvertures à l'enfant malade, ou fragile d'autrefois, et que les nouveau-nés emmaillotés dès la naissance dans la plupart des cultures et ceci pendant des siècles, errent maintenant dans un lit trop grand, bien aéré et sans couverture, lançant de façon désorganisée et inquiète leurs petits membres à droite, puis à gauche. Ce propos ne souhaite bien sûr, pas remettre en cause les principes d'hygiène, de sécurité qui ont permis d'améliorer la prise en charge et les soins aux nouveau-nés ; il ne vise pas non plus à prôner le retour à l'emmaillotement⁶⁰, pratique considérée comme barbare dans nos sociétés modernes et déjà critiquée dès l'époque des Lumières par de nombreux penseurs dont Rousseau et Locke. Cependant une observation récente, avouons-le, a contribué à modérer ma conception liberticide concernant l'emmaillotement et ceci par la grâce que me fit Milana, jeune mère tchéchène de vingt et un ans, en me donnant un cours d'emmaillotement. En effet, un propos surpris au hasard d'une conversation entre la sage femme et l'aide-soignante, avait suscité mon intérêt : *une jeune mère emmaillotait complètement ses deux jumelles, nées à terme, et de plus s'opposait avec véhémence aux tentatives de l'ensemble du personnel pour la faire revenir à la raison et à des bonnes pratiques, en accord avec nos connaissances et notre savoir-faire ! Ces camisoles étaient malsaines et ne concernaient plus que des populations « attardées ».*

⁵⁹ . Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, « folio essais », 1949, p. 72.

⁶⁰ . Emmaillotement, *Dictionnaire Robert 2010* : enveloppement (du bébé) avec un maillot, un lange.

J'avais personnellement suivi cette femme tout au long de sa grossesse gémellaire difficile, et son intelligence, son esprit, son raffinement, ainsi que l'atout de sa double culture, me semblait augurer d'une bonne prise en charge future pour les jumeaux ce qui n'est pas toujours aisé, ni évident pour une jeune mère sans expérience ; aussi je restais perplexe face à l'attitude à adopter envers les différents protagonistes et décidais, puisque des liens de confiance avaient été créés pendant la grossesse, de m'inviter dans la chambre de Milana, en dehors de la très protocolaire « visite » et de son cortège d'accompagnants, pour en discuter avec elle. Le hasard fit qu'elle venait d'emballoter une de ses jumelles et s'apprêtait pour l'autre ; mon air dubitatif que je souhaitais néanmoins bienveillant, ne pût lui échapper et sans attendre ma réponse, elle me proposa de me montrer cette technique ancestrale et fondamentale pour elle, car source de confort et de bien-être pour ses enfants. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle avait « démaillotté » l'emballotté et, étape par étape me montra son savoir-faire. Son enfant restait très calme, tant sa gestuelle, sa voix, étaient douces et chaleureuses : jamais je n'aurais imaginé la précision des gestes, la douceur, les caresses pour déplier les petits membres un par un, toutes les articulations jusqu'aux dernières phalanges, le positionnement extrêmement précis et réfléchi des mains, des pieds et le « pliage » du linge, sans un pli superflu jusqu'aux épaules ! Puis me montrant son deuxième enfant, elle m'encouragea avec confiance, à l'emballoter ; confiance que n'eut pas, et avec raison ce bébé, dont les cris, les mouvements, eu égard ma maladresse, incitèrent la jeune mère avec beaucoup de bonne humeur et sous mon regard implorant, à reprendre les choses en mains. Les deux enfants « pliés » étaient maintenant très calmes, les traits de leur visage, détendus, auguraient d'un sommeil prochain. Je la remerciai, sans dire plus, et sortis différente de cette chambre. Aucune violence, aucune contrainte, aucune barbarie, seulement un emballotement dans un linge d'amour, chaleureux et confortable ; linge de tissu dont les fibres ici n'étaient certainement pas synthétiques ou en laine mais certainement beaucoup plus résistantes, faites d'un tissage ancestral d'intuition, de responsabilité, de reconnaissance de l'autre et de ses besoins, d'amour dans son expression la plus proche de la nature. Il fut difficile de retranscrire dans tous ses aspects, ce moment de partage, avec l'équipe soignante ; cependant elles me confirmèrent que ces deux enfants étaient les plus calmes, les plus détendues de toute la pouponnière de la maternité !

Aussi pouvons-nous, nous interroger sur nos pratiques, et sur la perte du chaud que ce soit une perte physique ou métaphorique. Car certes, découvrir un enfant est raisonnable quand il a de la fièvre, mais combien il était agréable de se faire dorloter sous un gros édredon par sa grand mère qui nous amenait un « lait de poule » bien chaud ! Que gardons-nous adulte de ce souvenir ? La sensation physique du chaud... non ; le souvenir de la maladie... non ; nous gardons dans ce chaud éthique, l'amour de notre grand mère, matérialisé par le confort, la sécurité, la chaleur du lit-nid et par son intuition et sa responsabilité bienveillante. De la même manière, comme la nutrition ou la toilette, la manière de vêtir un bébé se fait dans un souci de protection tant physique que symbolique, et son emmaillotement, usage très répandu depuis l'antiquité, matérialisait cette préoccupation : comme dans un cocon, le bébé était protégé du froid, et son immobilisation, loin de l'inquiéter, le rassurait.

Aussi, l'optimisation des soins ne risque-t-elle pas d'être vectrice d'une perte en terme de qualité ?

Gaston Bachelard nous dit : *Le moi s'éveille par la grâce du toi*⁶¹, ce qui est repris par Eric Fiat dans son *Petit traité de dignité*⁶², et qui veut dire que ce qui fait qu'un petit être humain devienne un moi, c'est-à-dire accède à l'humanité, est le fait d'une grâce, d'un don de l'autre. Il s'agit bien d'un don d'un autrui en tant que personne, et non comme le récuse également Philippe Descamps dans son ouvrage *L'utérus, la technique et l'amour*, d'un *utérus aimant*⁶³ ou d'une *matrice affective*⁶⁴ ! Aussi, l'histoire d'Ida, femme née « sans nid » ou celle de Pauline, atteinte d'une maladie grave contre-indiquant formellement une grossesse si ce n'est au péril de sa vie, nous rappelle que leur handicap n'est pas le reflet de leur être mais une composante particulière et singulière de leur paraître qui ne doit pas nous masquer cette chaleur éthique qu'elles peuvent porter en elles. Chaleur, qui bien que n'existant pas au sein de nids artificiels, elles pourront peut-être la transmettre à leur enfant futur, quoique fussent leur histoire, leur engendrement.

Un nid artificiel ne sera jamais comme un nid par nature et ceci pour des raisons éthiques et non pour des raisons techniques ; mais l'intelligence,

⁶¹ . Gaston Bachelard, Préface à Martin Buber, *Le Je et le Tu*, Aubier, 1969, p. 8.

⁶² . Eric Fiat, *Grandeurs et misères des hommes — Petit traité de dignité*, Paris, Larousse « Philosophe », 2010, p. 190.

⁶³ . Philippe Descamps, *l'utérus, la technique et l'amour*, *op. cit.* , p. 135.

⁶⁴ . Philippe Descamps, *l'utérus, la technique et l'amour*, *op. cit.* , p. 109.

l'intuition, la responsabilité dans son sens jonassien peuvent servir la dignité de l'homme dans notre réalité quotidienne, au XXI^e siècle. Et si, en plus, l'amour nous fait la grâce de s'inviter au creux de cette chaleur particulière, qu'est la chaleur éthique, alors comme nous le chante Jean Gabin, *il fait très beau*⁶⁵ !

⁶⁵ . Jean Gabin, *Maintenant je sais*, paroles: Jean-Loup Dabadie, musique: Philip Green 1974.

CONCLUSION

L'utérus artificiel : une fable futuriste ou une réalité scientifique ?

La puissance technique désormais acquise par l'homme dans le domaine de la procréation, met celui-ci en mesure de bouleverser toutes les conditions qui jusqu'à une date récente étaient encore considérées comme éternelles, immuables et modifie notre schéma culturel millénaire (base de nos lois) : pour le petit être humain, tout parcours de vie commence par la mère, même s'il doit lui être arraché par l'homme pour être nommé ! L'homme ne contrôle plus la technique qui répond à une logique qui lui est propre et satisfait des requêtes immédiates sans se projeter dans l'avenir et envisager le risque pour l'humanité future. Devant une menace globale mettant en péril l'humanité, ne faut-il pas mieux s'abstenir de faire ce qu'il serait techniquement possible de réaliser ? Qu'en est-il de ces nids humains artificiels ou biologiques désafférentés ? Ne risquent-ils pas d'interférer sur l'instauration précoce des premiers liens et donc sur l'accès à l'intersubjectivité : condition d'accès à la pensée, à autrui ? Le fœtus ressent, avant de savoir, que lui et l'autre font deux. Le tissage relationnel, biologique, sensitif, émotionnel sera-t-il le même dans un nid artificiel ? Ces dernières années, de nombreux exemples dans notre société tendent à mettre en exergue des histoires de vie, particulières et insolites, de gestations difficiles voire

improbables ou particulièrement risquées et valorisent des nids artificiels, véritables prouesses technologiques, mais derrière un intérêt individuel quoique incertain, nous sommes incités à nous projeter sur notre responsabilité et donc les conséquences de notre agir sur les êtres potentiels de demain dans leur globalité et non plus à titre individuel. Il s'agit d'une obligation, d'une responsabilité qui s'impose à nous si nous considérons que les effets à long terme de ces prouesses technologiques échappent presque totalement à notre connaissance. Cependant nous devons également nous poser la question suivante et objecter : la prudence, chère à Jonas face à un risque éventuel n'est-elle pas excessive, et de nature à freiner une évolution favorable pour notre société ? Gardons en mémoire que l'agir artificiel de l'homme tout au long de son histoire a, de façon notable, augmenté son confort, sa qualité et donc son espérance de vie, sans pour autant amoindrir son humanité.

INDEX NOMINUM

- A
- Abraham 22
- Agacinski Sylviane 25, 27, 65
- Agar 22
- Alexandre III 3
- Antinori 28
- Aristote 41
- Atlan Henri 36, 41, 65
- B
- Bachelard Gaston 54, 55, 57, 65
- Badinter Elisabeth 31, 46, 65
- Bayle Benoit 49, 65
- Bergson Henri 46, 48, 65
- Bienaimé C. 23, 24, 26, 27, 65
- Bosch Jérôme 9
- Brassens Georges 25, 65
- Budin Pierre 32, 65
- Bydlowski Monique 39, 65
- Byung Joo 2, 4
- C
- Comte 48
- D
- Dali 8, 9
- Della Francesca Piero 8
- Descamps Philippe 36, 57, 65
- Descartes René 42, 46, 48, 65
- Dionysos 7, 8
- Dolto Françoise 49, 65
- Durkheim 48 ; 65
- E
- Eros 7, 37, 44
- Eurynomé 7
- F
- Fabergé 9
- Federovna Maria 9
- Fiat Eric 57, 66
- Frankenstein 42
- G
- Gabin Jean 58
- Gaïa 7
- Garrandeau Marie Ange 23, 24, 26, 27, 65
- Golse Bernard 36, 66
- H
- Haldane 13, 66
- Heidegger 34, 44, 66
- Hélène 9
- Héritier Françoise 49
- Huxley Aldous 13, 14, 35, 66

I

Isaac 22
Ismaël 22

J

Jonas Hans 50, 51, 60, 66
Joséphine 30

K

Kant 42, 46, 52, 53
Kim Ae Yung 2, 3, 4
Kuwabara Yoshinori 15

L

Lederberg Joshua 36, 66
Lévi-Strauss Claude 36
Liu Helen Hung Ching 14

M

Machiavel 27
Marshall Darius 18
Marshall Trisha 16, 17, 18, 66, 67
Martin Odile 31
Menesson 23
Missonier Sylvain 36, 37, 66

N

Napoléon Premier 30

O

Ophion 7
Osiris 8
Ouranos 7

P

Pascal 47, 66
Pernoud Laurence 30, 66
Piaget 48
Platon 8, 10
Pollux 9
Purves Libby 29, 66

S

Saint Exupéry 39, 47, 66
Sarah 22
Soulé Michel 36, 66

T

Tarde 48
Tarnier Stéphane 31, 32
Thanatos 37

W

Wachowski 13
Wilhelmine Marie de Danemark 9
Wilkinson Philip 7, 66

Z

Zeus 7, 9

INDEX RERUM

- A**
- Alchimie 8
 - Amour 4, 7, 10, 40, 49, 53, 54, 56, 57, 58
 - Apprivoisement 34, 38, 39, 40, 45, 52, 53, 54
 - Athanor 8
- C**
- Chaleur 4, 8, 10, 20, 32, 34, 45, 54, 55, 57, 58
 - Chaleur éthique 4, 44, 45, 52, 54, 57, 58
 - Chaud 4, 16, 31, 32, 45, 54, 56, 57
 - Clonage 4, 36
 - Coculture 14
 - Couvade 22, 31, 33
 - Couvaison 8, 12
 - Couveuse
- D**
- Déni de grossesse 20, 21, 26, 48, 52, 54
- E**
- Ectogénèse 13, 14, 15, 19, 22, 35, 36, 41
 - Emmaitement 55, 56, 57
 - Endomètre 14
 - Enfant du dedans 36, 37, 53
- Engendrement 23, 51, 57**
- F**
- Fœtus omniscient 4, 35, 37, 49, 54
 - Froid 4, 20, 21, 37, 45, 52, 57
- G**
- Gestation 13, 14, 19, 21, 22, 27, 32, 52, 60
 - Gestation pour autrui 22, 23, 24, 25, 26, 35, 49
 - Gestatrice 22, 24, 25, 26, 41, 43, 52
 - Grossesse 3, 12, 15, 17, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 35, 36, 39, 41, 45, 47, 48, 49, 51, 53, 55, 56, 57
- H**
- Homéostasie 15
 - Hominisation 6, 37
 - Homoparentalité 12, 40
- I**
- Incubateur 4, 8, 10, 14, 19, 31, 32
 - Instinct 38, 46, 47, 52
 - Intersubjectivité 59
 - Intuition 34, 45, 46, 47, 48, 49, 52, 53, 55, 56, 57

L

Lois de bioéthique 23, 49

M

Maternalité 21, 26, 27, 33

Maternité 9, 10, 13, 22, 26, 27,
28, 29, 30, 39, 41, 45, 48

Matrice 7, 10, 37, 57

N

Nid 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13,
19, 20, 21, 22, 26, 28, 29, 31, 33,
34, 37, 38, 44, 45, 48, 49, 50, 52,
53, 54, 55, 57, 59, 60

Nidation 5, 6, 20, 37

Nidification 5, 6, 20, 37

O

Œuf 5, 6, 7, 8, 9, 11

Optimisation 57

Orphisme 7, 8

P

Parentalité 24, 33, 36, 37, 40, 41

Placenta 15, 35

Poliomyélite 3

R

Responsabilité 34, 43, 45, 49, 50,
51, 52, 53, 56, 57, 60

S

Sauvagerie 26, 52, 54

T

Technique 4, 5, 15, 18, 22, 26, 32,
33, 34, 36, 43, 45, 47, 53, 56, 57,
59

Transgénérationnelle 48, 49

Transmission 4, 10, 37, 39, 48,
49

U

Utérus artificiel 3, 4, 10, 12, 13,
14, 15, 16, 18, 21, 26, 27, 35, 36,
40, 48, 54, 59

V

Valeur 4, 19, 21, 22, 39, 45, 48,
49, 51, 52

Vulnérabilité 34, 37, 49, 50, 51

BIBLIOGRAPHIE

Agacinski Sylviane, *Corps en miettes*, Editions Flammarion Café voltaire, Paris, 2009.

Atlan Henri, *L'utérus artificiel*, Points, Paris, 2007.

Bachelard Gaston, *La psychanalyse du feu*, Gallimard collection folio essais, Paris, 1949.

Bachelard Gaston, Préface à Martin Buber, *Le Je et le Tu*, Aubier, 1969.

Badinter Elisabeth, *Le conflit, la femme et la mère*, Editions Flammarion, Paris 2010.

Bayle Benoit, *À la poursuite de l'enfant parfait – L'avenir de la procréation humaine*, Editions Robert Laffont, Paris, 2009.

Bergson Henri, *L'évolution créatrice*, PUF, Paris, 2008.

Bienaimé Charlotte et Garrandeau Marie Ange, « Mères porteuses : la légalisation en débat », France Culture : *Sur les Docks*, 7 février 2011.

Brassens Georges, *La complainte des filles de joie*, Editions musicales 57, 1962.

Budin Pierre Constant, *Le nourrisson*, Edition originale Octave Doin, Paris, 1900.

Bydlowski Monique, « Le regard intérieur de la femme enceinte, transparence psychique et représentation de l'objet interne », *Devenir*, 2001/2, Vol. 13.

Descamps Philippe, *l'utérus, la technique et l'amour*, Presses Universitaires de France, Paris, 2008.

Descartes René, *Discours de la méthode*, GF Flammarion, Paris, 2000, cinquième partie.

Dolto Françoise, *Le féminin- 5*, Gallimard, Paris, 1998.

Durkheim, *Education et sociologie*, PUF, Paris, 1968.

Fiat Eric, *Grandeurs et misères des hommes — Petit traité de dignité*, Paris, Larousse « Philosopher », 2010.

Heidegger Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

Huxley Aldous, *Le meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 1977.

Iacob Marcela, « Le bébé de Trisha », *Libération*, 10/02/2004.

Jonas Hans, *Le principe responsabilité*, Champs essai, Paris, 1995.

Lederberg Joshua, « Experimental Genetics and human Evolution », *Bulletin of the Atomic Scientists*, octobre 1966.

Missonnier Sylvain, Golse Bernard, Soulé Michel, *La grossesse, l'enfant virtuel et la parentalité. Elément de psycho (patho) logie périnatale*, PUF, Paris, 2004.

Pascal, *pensées et opuscules*, Hachette.

Pernoud Laurence, *J'attends un enfant*, Editions Horay, Paris, 1994

Purves Libby, *Comment ne pas être une mère parfaite*, Editions Odile Jacob, Paris, mai 1994.

Saint Exupéry Antoine, *Le Petit Prince*, Editions Gallimard, Paris, 2000.

Wilkinson Philip, *Des légendes et des mythes*, Larousse « Petit Larousse Illustré », Paris, 2009.

FILMOGRAPHIE

Bienvenue à Gattaca, film de Andrew Niccol, Columbia Film, 1997.

L'utérus artificiel, le ventre de personne, documentaire de Marie Mandy, The factory productions, France / Belgique, Arte 2011.

Matrix, film de Washowski, Warner Bros Pictures, 1999.